8

LES TRACASSERIES,

OU

MONSIEUR ET MADAME TATILLON,

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

ET EN PROSE;

PAR L. B. PICARD.

Représentée pour la première fois, à Paris; sur le Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois, par les Comédiens ordinaires de sa Majesté, le 6 Messidor an XII. (25 Juin, 1804.)

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

Prix, 1 fr. 50 c.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, N°. 558, au coin de celle St.-Honoré.

AN XII. (1804.)

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

72099

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. TATILLON.	*M. Vigny.*
Mad. TATILLON.	*Mlle Molière.*
M. GERVAULT, Notaire.	*M. Picard aîné.*
Mad. GERVAULT.	*Mad. Pélicier.*
CHARLES, leur Fils.	*M. Valcour.*
M. DESJARDINS, Marchand.	*M. Bosset.*
Mad. DESJARDINS.	*Mad. Molé Légé.*
CECILE, leur Fille.	*Mlle. Adeline.*
M. GRANVILLE, Marchand forain.	*M. Dorsan.*
Mad. LAMBERT, Marchande.	*Mlle. Delisle.*
THOMAS, Aubergiste.	*M. Picard jeune.*
GABRIEL, Valet de M. Thomas.	*M. Rousselle.*
Un Porteur.	

La Scène se passe dans un Bourg.

Nota. Les Acteurs sont en tête de chaque scène, tels qu'ils doivent être placés au Théâtre, le premier tient la droite des Acteurs.

AVIS.

Il n'y a d'Edition avouée par l'Auteur, que celle dont les exemplaires sont signés par l'Editeur. Il poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

LES
TRACASSERIES,
OU
MONSIEUR ET MADAME
TATILLON,
COMÉDIE.

Le Théâtre représente la place publique d'un gros Bourg; d'un côté, l'auberge de M. Thomas, avec cette enseigne: Aux bons Amis, Thomas, Aubergiste, loge à pied et à cheval; *de l'autre, la boutique de M. Desjardins, avec cette enseigne :* A la bonne Foi, Desjardins, marchand de Draps. *Plus loin, la maison de M. Gervault, avec cette inscription :* Gervault, Notaire.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIEL, THOMAS.

THOMAS (*sortant de la maison, apportant une table et deux chaises.*)

Hé, Gabriel?

GABRIEL, (*en dedans.*)

On y va.

THOMAS.

Allons donc; il est six heures et le quart, voilà déja tous les petits marchands de la foire installés et à leurs affaires; songeons aux nôtres: la petite chambre verte sur la rivière, pour la veuve Lambert, cette jolie marchande que tu as vue l'année dernière; le numéro six pour M. Granville, le marchand de toile, qu'elle appelle son compère: ils arriveront tout les deux ce matin. A la chaise de poste arrivée

d'hier au soir, du thé et des rôties : va ouvrir, au numéro huit, chez ces rouliers qui sont partis avant le jour. Vois si on est éveillé au numéro cinq. Le couvert au grand salon pour le repas d'accordailles de nos voisins, quoiqu'on ne doive se mettre à table qu'à trois heures, ce qui est fait n'est plus à faire, entends-tu ?

(*Il va, vient, sort de la maison, rentre, range, s'occupe.*)

GABRIEL.

Oui, Monsieur

SCENE II.

TATILLON, THOMAS.

TATILLON, (*en voyageur, arrivant par le fond.*)

Un très-joli endroit : on me l'avait dit, et je l'avais deviné sur la carte ; quoiqu'en puisse dire madame Tatillon, c'est ici que je veux m'établir ; ils appellent cela une ville, c'est tout au plus un petit bourg, tant mieux ; la société y est charmante, m'a-t-on dit ; je n'y connais personne, mais j'aurai bien vîte fait connoissance ; je suis sûr d'ailleurs d'y trouver quelques amis, quelques parents, ou quelqu'ami de mes amis. J'en ai tant.

THOMAS (*avec sa canne et son chapeau.*)

Or ça maintenant, j'ai à courir pour le repas des voisins.

TATILLON.

Il ne s'agit que d'aborder et d'interroger avec franchise le premier venu. Justement ; Monsieur, monsieur ?

THOMAS (*se retournant.*)

Qu'est-ce que c'est ?

TATILLON.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

THOMAS.

Votre serviteur, Monsieur : qu'y a-t-il pour votre service ?

TATILLON.

Voudriez-vous avoir la complaisance de m'accorder un moment d'entretien ?

THOMAS.

Pardon, Monsieur, mais j'ai beaucoup d'affaires.

TATILLON.

Oui, vous avez une foire aujourd'hui à ce qu'il me paraît; c'est un moment de crise pour les habitans, mais ils ne s'en plaignent pas: cela met de l'argent dans le pays.

THOMAS.

Au fait, monsieur, je vous en prie.

TATILLON.

Monsieur est un habitant de ce village, de cette ville, veux-je dire. Monsieur, je me nomme Tatillon; j'habitais la ville qui est à douze lieues d'ici environ; je jouis d'une certaine aisance; j'ai une femme que j'adore; pourquoi? c'est que son caractère sympatise parfaitement avec le mien, et c'est bien la base du parfait bonheur en ménage, vous en conviendrez.

THOMAS.

Oui, sans doute.

TATILLON.

Monsieur, des circonstances que je vous détaillerai me font quitter mon pays; on y est méchant, tracassier, curieux, indiscret et bavard, et comme ces défauts sont mon antipathie, comme d'ailleurs mes propriétés se trouvent situées dans le voisinage, j'ai résolu de me fixer dans votre village: pardon, je me trompe toujours, c'est dans votre ville que je voulais dire.

THOMAS.

Monsieur, j'aime à croire que cela sera fort heureux pour la ville ou le village, comme vous voudrez; mais voulez-vous bien permettre?

TATILLON.

Un mot encore, s'il vous plaît, nous sommes partis hier dans ma chaise, avec un cheval à moi, sans domestique, sans postillon; car sans me flater, je ne conduis pas mal, et d'ailleurs mon cheval me connaît; nous avons couché à deux lieues d'ici, dans un petit hameau, où nous aurions été bien plus mal traités, si je ne m'étois pas un peu mêlé de la cuisine. Ma femme se sentoit quelque répugnance pour votre pays; sans lui rien dire, je suis parti ce matin à pied, et tout en me promenant, je viens prendre des ren-

seignemens sur les mœurs, le caractère des habitans ; je vous rencontre, votre physionomie me prévient en votre faveur, et je vous prie de vouloir bien m'aider, me guider dans mes observations, parce qu'avant tout, point de tracasseries, point de caquets, ou je ne reste point chez vous.

THOMAS.

Ma foi, Monsieur, vous vous adressez mal ; j'ai, grace au ciel, un état qui m'occupe assez pour ne pas me laisser le tems d'examiner la conduite et d'observer le caractère de mes voisins ; je les trouve quand j'ai besoin d'eux, comme ils me trouvent quand ils ont besoin de moi ; et au lieu de m'amuser à chercher quelles sont leurs bonnes ou mauvaises qualités, je jouis des unes et je leur passe les autres, presque sans m'en appercevoir ; ils agissent de même à mon égard, et comme il n'y a personne d'oisif dans le pays, tout le monde vous y fera à-peu-près la même réponse. Je vous souhaite bien le bon jour.

TATILLON.

Un moment de grace, Monsieur, votre réponse me décide plus que tous les détails que vous pourriez me donner ; point d'oisifs, je ne le serai pas non plus, je vous en réponds ; ce n'est pas que j'aie tout-à-fait votre caractère, c'est un bonheur pour moi que de savoir les sentimens, les opinions, les aventures des personnes. Plus d'une fois je me suis surpris, dans un lieu public, dans un café, dans un spectacle, car je n'ai pas toujours habité mon pays, écoutant, recueillant les conversations, donnant des conseils, suivant ma conscience ; c'est curiosité, peut-être, mais c'est surtout desir d'obliger : on peut avoir votre caractère sans être égoïste, comme on peut avoir le mien sans être tracassier. Mais, pardon, je vous retiens. Faites-moi le plaisir de m'indiquer une auberge où je puisse loger en attendant que j'aie trouvé une maison convenable.

THOMAS.

Mais si vous ne connaissez personne, je vous indiquerai la mienne que voilà.

TATILLON.

Quoi ! vous seriez..... (*lisant l'enseigne.*) *aux bons amis*..... enseigne touchante, je veux être des vôtres.

THOMAS.

Monsieur.....

TATILLON.

Non, vraiment, votre conversation me plaît, la situation de votre maison est agréable; il paraît que ce sont les gens recommandables de l'endroit qui demeurent sur cette place, c'est-là que je veux loger: or ça, je ne suis pas difficile, mais comme c'est une surprise que je veux ménager à madame Tatillon, choisissez-moi votre plus jolie chambre, je m'en rapporte absolument à vous: cependant avant d'aller rejoindre ma femme, je serai bien aise de la voir.

THOMAS (*passant à la droite de Tatillon.*)

Rien de si facile (*appellant*) Gabriel! c'est mon garçon, il vous montrera ma chambre, vous choisirez, pardon, mais je sortais.....

TATILLON.

Vous vous moquez, faites vos affaires, c'est trop juste; parbleu monsieur Thomas, c'est votre nom, n'est-ce pas? Je l'ai lu sur votre porte, je suis bien enchanté que ma bonne étoile m'ait adressé à vous.

THOMAS.

Trop honnête.

SCÈNE III.

GABRIEL, THOMAS, TATILLON.

THOMAS.

Ah! Gabriel, montre à monsieur toutes les chambres, excepté celles qui sont retenues pour les gens de la foire, et sur-tout ne t'amuse point à babiller; fais tes affaires, sans t'occuper de celles des autres Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer. (*Il sort.*)

TATILLON.

Un très-bon principe qu'il a là, monsieur Thomas!

SCÈNE IV.

TATILLON, GABRIEL.

GABRIEL.

Monsieur, je suis à vos ordres.

TATILLON.

C'est moi qui suis aux vôtres, mon ami; je ne veux

pas vous faire perdre votre tems ; un jour de foire, vous devez avoir bien de l'ouvrage.

GABRIEL.

Eh mais ! vraiment, monsieur, nous n'en manquons pas ; n'avons nous pas une nôce, encore.

TATILLON.

Une nôce !...

GABRIEL.

C'est tout comme. Un repas d'accordailles où ils seront plus de trente à table.

TATILLON.

Bah ! qu'est-ce qui se marie donc !

GABRIEL.

Eh ! vraiment, Charles Gervault, le fils du notaire qui demeure là.

TATILLON.

Le notaire Gervault, celui qui fit le partage, après le décès du propriétaire de ce grand domaine ?

GABRIEL.

Ah ! dame ! je ne sais pas.

TATILLON.

Cela a fait du bruit jusque chez nous. Un homme très-capable : et qui fait-il épouser à son fils ?

GABRIEL.

Mademoiselle Desjardins, la fille du marchand de draps, dont voilà la boutique.

TATILLON.

Ah ! ah ! Desjardins ; mais nous devons être alliés. Il y a des Desjardins dans la famille de ma femme.

GABRIEL.

Cela se peut bien, et cela fera, ma foi, un gentil ménage ; le jeune homme étudiait à Paris pour être avocat.

TATILLON.

Ah ! fort bien : il est venu passer ses vacances ici ; c'est le tems.

GABRIEL.

Et ne voilà-t-il pas qu'il lui prend une belle fantaisie de ne plus retourner à Paris, et de prendre tout bonnement la charge de son père.

TATILLON.

Et les deux jeunes gens s'aiment bien.

GABRIEL.

Ils ont été élevés ensembles ; et ce mariage là fait plaisir à tout le monde, parce que d'abord, ça finit des procès qui duraient depuis six mois, entre le père Gervault et le père Desjardins, et que ça accommode de petites querelles entre la mère Desjardins, qui est un peu bavarde, et la mère Gervault qui ne laisse pas d'être un peu fière. Mais qu'est que je fais donc? je babille avec vous, malgré la défense de monsieur Thomas. Au fait, ce mariage là me réjouit ; et puis, ma foi, le naturel l'emporte; moi, je suis né bavarde comme madame Desjardins ; je ne puis pas le cacher.

TATILLON.

Eh bien! mon ami, c'est quelque chose que d'avouer ses défauts. Ce que vous dites d'ailleurs est bien fait pour interresser tout ce qui porte un cœur... Un mariage d'inclination, qui finit des procès, qui assoupit des querelles, c'est touchant. Parbleu, puisque je suis presque parent des Desjardins, et que je sais apprécier le mérite de monsieur Gervault, le notaire, je ne négligerai pas l'occasion de leur faire agréer mes civilités.

GABRIEL.

Tenez, voilà justement le jeune marié, qui sort tout habillé de chez son père. Dame! on est matinal, des jours comme ceux-là...

SCÈNE V.

TATILLON, GABRIEL, CHARLES.

CHARLES.

Ah! c'est toi, Gabriel ; tu vois un homme au comble de la joie. On n'est pas encore levé chez madame Desjardins ?

GABRIEL.

Au moins la porte n'est-elle pas encore ouverte.

TATILLON, (*à part.*)

Bon, jeune homme, son air de fête me rappelle des souvenirs bien chers. Quand j'épousai madame Tatillon, j'étais comme cela précisément. (*à Gabriel.*) Mon ami, présentez-moi donc à ce jeune homme : je serai enchanté de faire connaissance avec lui.

GABRIEL.

Monsieur Gervault, voilà un monsieur qui vient loger chez nous, et qui serait charmé de vous présenter ses complimens.

TATILLON, (*passant au milieu.*)

Oui, sans doute, monsieur; je suis fait plus qu'un autre pour apprécier votre bon cœur. Vous êtes avocat de Paris : vous excuserez ma rustique éloquence ; et d'ailleurs quand c'est le cœur qui parle...Monsieur, je suis ravi que vous épousiez, après tant de traverses, l'objet que vous n'avez cessé d'aimer.

CHARLES.

Monsieur, bien sensible...

TATILLON.

Je sais tout : vous faites à l'amour le sacrifice d'un bel état à Paris, et peut être de vos propres intérêts ; car enfin, il était possible que monsieur votre père eut raison, dans ce procès contre le père de votre prétendue.

CHARLES.

Ma foi, monsieur, quoique ce soit mon état, je vous avoue que je n'ai jamais pu rien comprendre à ce maudit procès. Mais enfin il est arrangé ; mon contrat de mariage avec Cécile, et la transaction entre nos parens ne fera qu'un seul et même acte.

TATILLON.

Ah ! cela n'est pas tout-à-fait dans la règle.

CHARLES.

Comment, monsieur...

TATILLON.

C'est égal ; quand on est bien d'accord... Vous êtes étonné de l'intérêt que je prends... c'est dans mon caractère ; je partage la peine et le bonheur des gens. Monsieur, j'espère que j'aurai le plaisir de vous revoir. (*à Gabriel.*) Venez, mon ami, me montrer la chambre que vous me destinez.

CHARLES.

Ah ! l'on ouvre chez monsieur Desjardins ; c'est Cécile.

TATILLON.

Est-ce là la mariée? voyons si elle est jolie.

SCENE VI.

GABRIEL, TATILLON, CHARLES, CÉCILE.

CÉCILE.

C'est vous, Charles...

CHARLES.

Cécile!

TATILLON.

Elle est charmante...

CÉCILE.

Ma mère achève de s'habiller; mon père se prépare pour la pêche; vous savez que c'est sa passion, et aujourd'hui, surtout, il veut se signaler.

CHARLES.

Moi, j'ai laissé le mien qui voulait consulter ma mère et moi, sur les articles. Quel conseil aurais-je pu lui donner? Je vous épouse; que m'importent toutes les clauses, tous les arrangement du contrat.

TATILLON.

Noble désintéressement! mademoiselle, que je vous félicite d'avoir inspiré un sentiment profond, à un homme aussi délicat! cet amour vous honore vous-même, et donne une opinion bien avantageuse, sans parler des grâces que la jeunesse et la beauté... bref, je suis tout attendri du tableau de votre mutuelle inclination.

CÉCILE.

Monsieur, je vous remercie.. (*à Charles.*) Qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur-là?

CHARLES.

Je ne le connais pas; mais il fait votre éloge, et je ne peux trouver son compliment indiscret.

CÉCILE.

Il fait le vôtre, comment ne me plairait-il pas? Voici ma mère.

SCENE VII.

GABRIEL, TATILLON, CHARLES, CÉCILE, Mad. DESJARDINS.

Mad. DESJARDINS.

Ah! c'est vous, mes enfans; en vérité ma fille, te voilà toute rayonnante; et ton futur n'est-il pas

charmant ? Ma foi, mon cher avocat, vous avez bien fait, pour nous tous, de venir passer vos vacances avec nous. C'était cruel pour des voisins, de bonnes gens, d'être comme cela sur la réserve. Ta mère est un peu fière ; moi, l'on dit que je suis bavarde : et puis, ce malheureux procès, pour savoir à qui demeurerait le pré qui est au bas du côteau. On avait monté la tête à monsieur Desjardins ; ma pauvre fille séchait sur pied : grâce à toi et aux bons conseils de notre voisin l'aubergiste, tout s'est arrangé. Il est si doux de vivre en bonne intelligence !

TATILLON.

Oh ! sans doute : et comme vous dites, madame, quel dommage, que de bonnes gens comme vous, se trouvassent dans la nécessité des querelles.

Mad. DESJARDINS.

Monsieur...

TATILLON.

Vous cherchez où vous m'avez vu, n'est-ce pas ? nulle part, et cependant nous ne sommes peut-être pas étrangers l'un à l'autre, madame Desjardins.

Mad. DESJARDINS.

Comment donc ?...

SCÈNE VIII.

GABRIEL, TATILLON, CHARLES, M. GERVAULT, Mad. GERVAULT, *sortant de chez eux*, Mad. DESJARDINS, CÉCILE.

Mad. GERVAULT.

Oui, monsieur Gervault ; il ne nous convient pas d'être mesquins. En fait de procédés, je ne veux jamais rester en arrière : vu la dot que monsieur Desjardins donne à sa fille, nous devons porter le douaire à dix mille francs.

GERVAULT.

Eh ! mais, madame Gervault, c'était si bien mon intention, que les dix mille francs sont écrits sur ma minute.

Mad. GERVAULT.

A la bonne heure. Ah ! bonjour ma voisine ; bonjour ma chère Cécile. (*Elle passe près de Charles.*)

TATILLON.

C'est le père et la mère du jeune homme... un air fort respectable.

GERVAULT.

Eh ! bien, voisine; nous les marions donc enfin, ces chers enfans. Ah ! ça, quoique ce ne soit pas encore la noce, nous danserons, j'espère, je vous retiens pour la première.

TATILLON.

Il paraît fort gai, le père Gervault...

Mad. DESJARDINS.

Beaucoup d'honneur que vous me ferez mon voisin; je voudrais que mon mari fût là pour vous rendre le réciproque.

TATILLON.

Et sans le connoître encore, j'oserois bien gager qu'il n'y manqueroit pas. (*à M. Gervault.*) Monsieur Gervault veut-il bien me permettre de lui témoigner le plaisir que j'éprouve de saluer un homme, dont la réputation de science et d'intégrité s'est répandue d'une manière aussi brillante.

GERVAULT.

Monsieur.

TATILLON.

Vous ne me connaissez pas. Je vous connais moi, de réputation: c'est vous qui avez fait l'inventaire et le partage chez monsieur de Saint-Hilaire, à dix lieues d'ici.

GERVAULT.

Il est vrai.....

TATILLON.

C'était une affaire très-délicate et qui vous a fait beaucoup d'honneur.

GERVAULT.

Ah ! Monsieur.... connaissez-vous ce Monsieur là ?

Mad. DESJARDINS.

Non, ma foi; mais il est bien aimable, il fait des complimens à tout le monde.

Mad. GERVAULT, (*bas à Charles.*)

Dis donc, Charles, tu n'as pas parlé à Cécile de la corbeille de mariage; tu as bien fait, cela me regarde, c'est pour tantôt chez monsieur Thomas.

TATILLON, (*qui a entendu madame Gervault.*)

Hem. Plaît-il ? la corbeille de mariage ; fort bien, ils pensent à tout, en bonnes gens.

GERVAULT.

Eh bien, où est-il donc, le voisin ?

Mad. DESJARDINS.

Tenez, le voilà avec ses filets.

SCÈNE IX.

GABRIEL, TATILLON, CHARLES, M. GERVAULT, Mad. GERVAULT, M. DESJARDINS, Mad. DESJARDINS, CÉCILE.

M. DESJARDINS.

Bon jour tout le monde ; allons, enfans, de la joie, de la gaité, et bonne pêche, c'est ce que vous me souhaitez, n'est-ce pas ? Ce serait bien le diable, si je ne prenais rien, le jour que je marie ma fille.

GERVAULT.

Ah ! ça, voisin, veux-tu que nous passions un moment chez toi pour examiner les articles ? Mon confrère du village voisin doit être ici de bonne heure, et comme c'est lui qui passera le contrat.....

DESJARDINS.

Ah ! ma foi, Gervault, finis tout cela avec nos femmes, je n'y entends rien, je m'en rapporte à toi. Laisse-moi arranger mes filets. (*Il va à ses filets au fond.*)

TATILLON, (*allant à M. Desjardins. Il garde cette position.*)

La pêche : occupation douce, innocente, passion qui prouve bien dans un homme la pureté de son ame. Nous n'y sommes pas novices, par parenthèse ; nous connaissons un peu la ligne et l'épervier.

DESJARDINS.

Monsieur, je n'en doute pas.....

TATILLON.

Nous ne nous sommes jamais vus, monsieur Desjardins, nous sommes pourtant presque parent. Vous avez entendu parler dans votre famille de mon épouse, elle est nièce ou cousine d'un Desjardins.

DESJARDINS.

C'est possible, Monsieur.....

TATILLON.

Cherchez, vous vous rappellerez : Pierrette Ducaquet, femme Tatillon.

DESJARDINS.

Eh ! parbleu ; sa mère était cousine de la mienne.

TATILLON.

C'est cela même. Mais, pardon, la joie de rencontrer une famille aussi intéressante, car vous n'en faites plus qu'une, m'a rendu indiscret. Je ne veux pas l'être davantage. Combien vous me faites chérir de plus en plus ma résolution, de me fixer dans votre pays ? Oui, je serai votre voisin, votre ami. Je jouirai de votre bonheur, et vous contribuerez au mien. (*à Desjardins.*) Nous irons à la pêche ensemble. (*à Gervault.*) Si vous daignez me consulter sur le contrat de mariage, j'ai quelques connaissances des lois et des coutumes. (*bas à Mad. Gervault.*) Quant à la corbeille de mariage dont je vous ai entendu parler, c'est mon épouse dont le goût peut vous être très-utile. (*à Gabriel.*) Venez, mon ami, me montrer la chambre que je dois occuper : j'ai bien l'honneur de vous faire ma très-humble révérance.

(*Il entre chez Thomas.*)

GABRIEL.

C'est un original, mais c'est un bon homme.

SCÈNE X.

CHARLES, MADAME GERVAULT, M. GERVAULT, M. DESJARDINS, MADAME DESJARDINS, CECILE.

Mad. GERVAULT.

Qu'est-ce donc que ce Monsieur-là ?...

CHARLES.

Ma foi, nous ne le connaissons ni les uns, ni les autres, et il s'est empressé de nous faire des amitiés à tous.

GERVAULT.

Il n'y a pas de mal à cela. C'est un plaisir que de recevoir des complimens, même de gens inconnus.

Mad. DESJARDINS.

C'est si vrai, que j'ai été presque tentée d'inviter ce Monsieur à notre repas....

DESJARDINS.

Eh mais, écoute donc, il est presque notre parent, et on aime à avoir des témoins de son bonheur.

CHARLES.

Oh! sans doute, convenez que rien n'est plus aimable qu'une bonne et sincère réconciliation.

Mad. DESJARDINS.

Surtout quand on a eu des torts. Parce que nos maris se trouvaient en difficultés d'intérêt, aller m'imaginer que la voisine prenait des tons avec moi, ne voulait plus me saluer, et nous méprisait à cause de notre commerce!

Mad. GERVAULT.

Et moi, qui ne pouvais m'ôter de la pensée que la voisine me mêlait dans tous ses bavardages!

GERVAULT.

Et moi, qui comme un sot, suivais les conseils de ce maudit procureur du bourg voisin qui, un jour après dîner, me mit cette belle imagination de procès dans la tête! il faut avouer que j'étois bien dupe.

DESJARDINS.

N'allais-je pas l'être davantage, quand, furieux de payer tout ce fatras de papier timbré, je pensais à donner ma fille à un autre qu'à ton fils?

CÉCILE.

Et moi, comme je souffrois, quand j'entendois dire que monsieur Charles allait se marier à une riche héritière à Paris!

Mad. DESJARDINS.

Il s'ensuit donc que nous étions tous bien à plaindre, et qu'au contraire, à présent, nos maris ne plaident plus, nous sommes redevenues bonnes amies, nos enfans s'aiment plus que jamais, et nous les marions; c'est charmant.

SCENE XI.

SCENE XI.

CHARLES, Mad. GERVAULT, M. GERVAULT, THOMAS, GRANVILLE, M. DESJARDINS, Mad. DESJARDINS, CÉCILE.

THOMAS, (*à un homme qui porte une hotte pleine de provisions.*)

Portez tout cela chez moi; dites à Gabriel qu'il vous débarrasse... Ah ! ah ! vous voilà tous ; c'est bien, et pour surcroit de plaisir, je vous annonce un ami, monsieur Granville, ce marchand de la ville, qui est à douze lieues; il vient pour la foire; le voilà.

GRANVILLE.

Eh ! bien, qu'est-ce que monsieur Thomas vient de me dire? On se marie ici, on s'est réconcilié; bravo, c'est d'un bon présage pour les affaires que je ferai à la foire.

THOMAS.

Convenez qu'il ne manque plus pour voir tous vos amis réunis que madame Lambert, votre commère.

GRANVILLE.

Est-ce qu'elle n'est pas encore arrivée ?

THOMAS.

Je l'attends; j'ai fait préparer sa chambre, ainsi que la vôtre, au moins, monsieur Granville. Eh bien ! où en sont vos amours avec elle ?

GRANVILLE.

Mais, moi, de plus en plus amoureux; elle, de plus en plus maligne et coquette : nous nous rencontrons à toutes les foires des environs; elle me vend sa dentelle au poids de l'or, elle prend ma toile pour rien : mais patience; je finirai par faire un bon marché avec elle, il faudra bien que je me marie à mon tour.

Mad. GERVAULT.

Au fond, c'est une bonne femme.

Mad. DESJARDINS.

Et d'une gaîté charmante; épousez-là, monsieur Granville; elle vous fera bien un peu enrager, mais vous serez heureux avec elle.

THOMAS.

A propos, j'ai chez moi un homme de votre pays.

DESJARDINS.

Bon ; serait-ce ce monsieur qui est notre parent ?

GERVAULT.

Et qui, pour la première fois qu'il nous voyait, nous a fait des complimens à tous sur notre bonheur.

GRANVILLE.

Bon, et qui donc ?

THOMAS.

Tenez, le voilà.

SCÈNE XII.

CHARLES, Mad. GERVAULT, M. GERVAULT, THOMAS, GRANVILLE, M. DESJARDINS, Mad. DESJARDINS, CECILE, TATILLON.

TATILLON, (*en sortant de la maison.*)

Entendez-vous ? des lisières sous la porte, de l'eau dans la caraffe, et du papier à lettre sur la table.

GRANVILLE.

Ah ! mon dieu, c'est monsieur Tatillon.

TATILLON, (*allant à Thomas.*)

J'aurais mieux aimé la petite chambre qui donne sur la rivière, mais puisqu'elle est retenue... (*allant à Granville.*) Que vois-je ? c'est vous, mon cher Granville ; que je vous embrasse : et par quel heureux hasard, vous trouvai-je en ces lieux ? vous, le seul ami, le seul homme estimable peut-être, que je puisse citer dans ma maudite ville.

GRANVILLE.

Monsieur, c'est beaucoup d'honneur pour moi...

TATILLON.

Messieurs et mesdames, voulez-vous bien permettre, que je vous présente monsieur Granville, négociant très-considéré, un galant homme ; mon ami, j'ose le dire, et que je vous prierai d'aimer un peu à cause de moi.

THOMAS.

Eh ! mais, monsieur, l'ami Granville est connu de nous depuis plus long-tems que vous ne l'êtes vous même.

TATILLON.

En vérité. Ah ! c'est tout simple ; il vient vous

voir de tems en tems pour son commerce, et quand j'y pense, c'est la foire qui l'amène aujourd'hui. Eh ! bien, puisque vous vous connaissez tous, je ne vous ferai pas faire connaissance ; mais, vous me permettrez bien de me féliciter de la bonne rencontre ; ma femme sera enchantée de vous voir.

GRANVILLE.

Comment, est-ce qu'elle est ici ?

TATILLON.

Pas encore, mais elle y sera bientôt ; je cours la chercher : elle est à deux lieues, je l'aurai bientôt ramenée ; vous ne savez pas ? c'est fini, je quitte notre pays. Oh ! je n'y pouvais plus tenir. Et vous ferez comme moi tôt ou tard ; on y est si méchant ! Quelle différence avec ce séjour, azile de la paix, de l'innocence ; aussi je m'y établis. Je loge provisoirement, aux bons amis, chez monsieur Thomas. Parbleu, si vous n'avez pas d'auberge, il faut que vous y logiez aussi ; il y a encore des chambres charmantes.

THOMAS.

Eh ! mais, mon dieu, monsieur, vous vous empressez ainsi de proposer, et tout ce que vous proposez est fait d'avance. Granville ne loge jamais autre part que chez moi, et c'est à lui qu'est réservée une des chambres que mon garçon a dû vous refuser.

TATILLON.

Ah ! ah ! vous logez aussi aux bons amis. Surcroît de bonheur. Allons, il me tarde de vous présenter ma femme. (*donnant la main à Granville.*) Sans adieu, mon cher Granville. (*donnant la main à Thomas:*) Sans adieu, brave Thomas. (*à Charles.*) Jeune élève de Thémis. (*à Cécile.*) Aimable beauté. (*aux mères.*) Tendres mères. (*à monsieur Desfardins.*) Négociant intelligent. (*à monsieur Gervault*), Savant jurisconsulte. Je ne tarderai pas à revenir ; je cours chercher ma femme, et j'aime à croire que vous n'aurez qu'à vous applaudir d'avoir pour voisin un ménage uni comme le fut toujours le votre, et comme le sera, celui de ces chers enfans. Je vous souhaite bien le bonjour. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

CHARLES, Mad. GERVAULT, M. GERVAULT, THOMAS, GRANVILLE, M. DESJARDINS, Mad. DESJARDINS, CÉCILE.

DESJARDINS.

Ma foi, j'aime cet homme là. Mais le tems se passe, je vais à la pêche.

Mad. DESJARDINS.

Moi, j'ai quelques comptes à terminer dans la boutique. Ecoute donc, mon ami, quand ce monsieur Tatillon sera de retour avec sa femme, ne serait-il pas convenable de l'inviter à notre repas ?

DESJARDINS.

C'est juste, puisqu'il est notre parent.

GERVAULT.

Il nous a fait tant d'amitiés.

DESJARDINS.

Quant à M. Granville, il est prié d'avance, n'est-ce pas ?

GERVAULT.

Ah ! oui : nous comptons sur vous.

GRANVILLE.

Avec plaisir ; mais je voudrais vous dire...

GERVAULT.

Nous auront le tems de causer dans la journée : il faut que je donne un coup-d'œil à mon étude. (*Il sort.*)

Mad. GERVAULT, (*bas à son fils.*)

Moi, je vais achever d'arranger la corbeille de mariage : viens avec moi, Charles. (*Elle sort.*)

CHARLES.

A tantôt, Cécile. (*Il sort.*)

CÉCILE.

A Tantôt, Charles. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

THOMAS, GRANVILLE.

GRANVILLE.

Dites-moi donc un peu, est-il bien vrai que ce monsieur Tatillon loge dans votre auberge ?

THOMAS.

Oui, sans doute.

GRANVILLE.

Oh ! bien, en ce cas-là, il faut que je vous prévienne...

THOMAS.

Mille pardons, mon cher Granville, ce monsieur Tatillon précisément m'a fait perdre un tems... J'ai une visite à faire chez le juge de paix, à une lieue d'ici... Gabriel.

GRANVILLE.

Eh! mais, écoutez donc, il faut absolument que je vous dise...

THOMAS.

Comme disait tout-à-l'heure M. Gervault, nous aurons le tems de causer à mon retour. Je vous laisse avec Gabriel, il va vous servir, vous conduire. Sans adieu, mon cher Granville. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

GABRIEL, GRANVILLE.

GRANVILLE.

Allons, ils ne veulent pas m'écouter, tant pis pour eux, mais je ne loge pas chez M. Thomas.

GABRIEL.

Qu'est-ce que vous dites donc? est-ce que vous en voulez à notre maître?

GRANVILLE.

Non, parbleu; je viendrai le voir, je viendrai voir madame Lambert, je viendrai dîner avec eux tous, je serai toujours l'ami de monsieur Thomas, mais je ne loge pas chez lui. Si l'on vient me chercher chez vous, je loge à la Magdeleine.

GABRIEL.

Eh! mais, monsieur, qu'est-ce que je dirai à M. Thomas.

GRANVILLE.

Vous lui direz... ma foi, vous lui direz que je suis trop amoureux de mon repos, pour coucher sous le même toît que M. et Mad. Tatillon.

SCENE XVI.

GABRIEL, (*seul.*)

Qu'est-ce qu'il dit donc là? il a l'air d'un si bon homme ce monsieur Tatillon... après tout, ce n'est pas mon affaire, et je vais à mon ouvrage.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une salle d'auberge où se trouvent quatre chambres, sur lesquelles sont des numéros.

SCENE PREMIÈRE.

M. ET MAD. TATILLON, GABRIEL.

TATILLON, (*entrant.*)

Eh! bien, garçon; la fille, où êtes vous donc? par ici, par ici, ma bonne amie.

Mad. TATILLON.

Je n'en puis plus; un fauteuil, je vous prie.

TATILLON.

En voici un, ma chère; Eh! bien, ma femme, quand je vous ai dit que c'étoit un endroit charmant.

Mad. TATILLON.

Oh! charmant, charmant; voyons la chambre qui nous est destinée; est-ce celle où nous sommes?

TATILLON.

Non; c'est la salle commune aux voyageurs; mais la voilà. Eh! bien où est donc le garçon?

GARRIEL, (*entre chargé de tous les paquets de M. et Mad. Tatillon.*)

Je ne savais où trouver cette maudite clef, et puis, je suis embarassé de tous ces paquets.

TATILLON.

Donnez, donnez, je vais vous aider.

Mad. TATILLON.

Allons ouvrez? ouvrez; mon ami.

TATILLON, (*à sa femme.*)

Eh! bien.

Mad. TATILLON.

Fort gentille, très-gaie.

TATILLON.

Tiens, vois-tu? deux fenêtres, une cheminée, une commode, un secretaire.

Mad. TATILLON.

J'examinerai tout en détail dans un instant, posez les paquets sur la table. J'aime mieux rester assise ici,

c'est plus vaste, j'y serai moins étouffée. (*à Gabriel.*) Mon ami, avez-vous dit qu'on eût bien soin de notre cheval.

TATILLON.

Sois donc tranquille, ma bonne amie, c'est moi que cela regarde, peut-être? (*à Gabriel.*) prenez bien garde à ces cartons, ce sont les bonnets de ma femme.

Mad. TATILLON.

Et vous dites donc, Monsieur, que précisément pour le jour de notre arrivée, il y a une foire dans le pays, un mariage dans notre auberge, une transaction entre deux gens qui plaidaient, et une réconciliation entre les deux femmes les plus marquantes de l'endroit; et c'est le petit Gervault, le fils du notaire, qui épouse une demoiselle Desjardins: effectivement, comme vous dites, je suis alliée à ces gens-là. Du reste, c'est fort aimable, la foire va amener du monde, la noce va occuper tous les gens de l'auberge, et nous ne serons pas servis.

TATILLON.

Oh! je saurai bien me faire servir, et puis ces gens-là sont fort actifs, fort intelligens; tu demanderas à l'ami Granville.

Mad. TATILLON.

A propos, il loge ici, je serais enchantée de le voir, un bon enfant? Je suis fâchée qu'il n'ait pas épousé la petite lingère qui s'est établie derrière les Récolets.

TATILLON.

Ah! dame! il a une passion, dit-on; une jolie marchande qui est toujours comme lui, par voie et par chemin. Pour en revenir à ce que tu disais, une foire, une noce, du monde, eh bien! cela amenera du bruit, de la joie; on dansera, on jouera, on causera: cela ne vaut-il pas mieux qu'une solitude monotône?

Mad. TATILLON.

Il est assez singulier, qu'étant nos parens, ils ne nous aient pas invités de leur repas.

TATILLON.

C'est une politesse dont je leur aurais su gré. Oh! dame, ils sont beaucoup.

Mad. TATILLON.

C'est ce qui m'empêche de le regretter, je n'aime pas les cohues.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, GARRIEL.

GABRIEL.

Quand Monsieur et Madame voudront entrer, tout est prêt, tout est arrangé.

Mad. TATILLON.

Fort bien ; mais dites-nous, mon ami, voilà d'autres chambres à côté de la nôtre, on est bien aise de savoir à côté de qui on loge, moi, surtout, je suis là dessus d'une susceptibilité.

TATILLON.

Oh! c'est tout simple, comme madame Tatillon n'a rien à se reprocher, vous concevez.... les femmes ..... voyons : celle-ci.

GABRIEL.

Eh! bien, c'est là que doit loger madame Lambert.

Mad. TATILLON.

Qu'est-ce que c'est que madame Lambert?

GABRIEL.

Une jeune marchande qui n'est point encore arrivée.

TATILLON.

Jeune et jolie, sans doute?

Mad. TATILLON.

Vous êtes bien curieux, monsieur Tatillon.

TATILLON.

Seriez-vous jalouse, madame Tatillon?

Mad. TATILLON.

Jalouse, non; mais ne soyez pas si galant? A-t-elle son mari, cette madame Lambert?

GABRIEL.

Elle est veuve.

Mad. TATILLON.

Elle est veuve, et elle voyage toute seule.

GABRIEL.

Ma fine oui, à moins que monsieur Granville ne lui tienne compagnie.

TATILLON.

Ah! ah! serait-ce par aventure la passion du cher Granville?

GABRIEL.

Dame, on le dit; ce n'est pas qu'elle ait besoin de

personne pour son commerce, elle s'entend dieu merci à vendre et à débiter ses dentelles.

TATILLON.

Ah! elle vend des dentelles. Dis donc, ma femme, n'as-tu pas besoin d'une garniture de mantelet?

Mad. TATILLON.

Eh mon dieu! vous savez mieux que moi toutes ces bagatelles.

TATILLON.

Et Granville notre ami, où loge-t-il donc ?.... où est-il donc?

Mad. TATILLON.

Il court chez ses pratiques, sans doute.

GABRIEL.

Ma foi, Madame, je ne sais; mais ce que je sais fort bien, c'est qu'il ne loge pas chez nous.

TATILLON.

Comment il ne loge pas chez vous? mais votre maître m'a dit tantôt.

Mad. TATILLON.

J'espère que ce n'est pas à cause de nous.

TATILLON.

Fi donc? comment peux-tu croire que Granville qui est notre ami... Voilà ce que c'est, il aura vu que vous aviez beaucoup d'embarras aujourd'hui, il n'aura pas voulu vous gêner; il aura peut-être trouvé une chambre chez quelqu'ami, il en a tant dans ce pays-ci : oh ! mais, nous nous reverrons, j'irai le trouver.

Mad. TATILLON.

Et tu feras bien ; il seroit mal-honnête à nous de ne pas le voir.

TATILLON.

Vous savez où il loge?

GABRIEL.

Eh ! oui, monsieur, à la Magdeleine, où il y a une très-jolie hôtesse.

TATILLON.

Ah ! une jolie hôtesse... C'est un galant que Granville.

Mad. TATILLON.

Ah ! ça, vous n'oublierez pas de m'envoyer un bouillon, le plutôt possible.

GABRIEL.

Non, madame, je l'ai dit à la fille.

Mad. TATILLON.

Eh bien! monsieur, n'avez-vous pas des lettres à écrire, une procuration à envoyer à Paris.

TATILLON.

C'est juste: et toi, ne faut-il pas que tu songes à ta toilette? (*A Gabriel.*) Allons, vous n'avez pas tous les jours des repas de trente personnes: oh! vous êtes moins embarrassé que d'autres, parce que le gibier... il foisonne dans ce pays-ci. Bien le bonjour, mon ami.

(*Il entre dans la chambre avec sa femme.*)

SCÈNE III.

GABRIEL, (*seul.*)

Qu'on vienne m'appeler bavard, encore, par ma foi, je ne suis rien auprès de ces gens-là. Ah! voici madame Lambert, je crois.

SCÈNE IV.

GABRIEL, Mad. LAMBERT, (*une suivante chargée de cartons et deux que tient madame Lambert.*)

Mad. LAMBERT.

Bonjour, Gabriel, eh bien! qu'est-ce que c'est? M. Granville sait que je dois arriver ce matin et il va loger à la Magdeleine, et cela, m'a-t-on dit, pour éviter la rencontre de deux personnes de son pays, qu'il ne veut pas voir; le grand malheur, quand il achaterait un peu cher le plaisir de loger auprès de moi!

GABRIEL.

Il a bien promis à M. Thomas, qu'il viendrait vous voir.

Mad. LAMBERT.

Une belle grâce qu'il nous fera là; qu'il vienne? Oh! je le recevrai de la bonne manière. Grâce au Ciel, je ne suis pas encore sa femme. Laissons celà. Je viens de dire deux mots en passant, à madame

Desjardins, ils m'ont invitée à leur repas. Foi d'honnête marchande, je suis enchanté de ce mariage, cela fera le plus joli ménage...

GABRIEL.

Ma foi, madame, c'est ce que je dis à tout le monde.

Mad. LAMBERT.

Voilà ma chambre, n'est-ce pas? que je ne vous dérange pas, mon ami, allez à votre ouvrage.

GABRIEL.

Votre serviteur, madame. *(Il sort.)*

SCÈNE V.

MAD. LAMBERT, (*seule, défaisant ses cartons.*)

Ah! monsieur Granville, vous vous enfuyez quand j'arrive; quels sont donc ces deux personnages si dangereux qui vous empêchent de loger dans mon auberge?

SCÈNE VI.

TATILLON, MAD. LAMBERT.

TATILLON.

Reste-là, ma bonne amie, je vais descendre; écris puisque tu veux écrire; je suis fait pour te servir, peut-être, ne suis-je pas ton mari?

Mad. LAMBERT.

C'est monsieur Tatillon, je crois qu'on m'a dit qu'il s'appelloit.

TATILLON.

Ah! ah! l'on parle de moi.

Mad. LAMBERT.

Je serais bien aise de le voir.

TATILLON.

Me voici, madame.

Mad. LAMBERT.

Comment, monsieur?

TATILLON.

Qu'il est flatteur pour moi d'exciter quelque curiosité dans l'esprit d'une jeune et jolie femme.

Mad. LAMBERT.

Quoi ! c'est vous qui seriez monsieur...

TATILLON.

Tatillon, prêt à vous rendre mes devoirs, madame ; pourrais-je savoir comment j'ai l'avantage d'être connu de vous, de nom au moins; car je ne me rappelle pas avoir eu l'honneur de vous voir; (*à part.*) elle est fort bien cette femme là.

Mad. LAMBERT.

Je m'en vais vous le dire, monsieur, vous connaissez M. Granville?

TATILLON.

Beaucoup, Madame, un très-galant homme, mon ami, j'ose le dire.

Mad. LAMBERT.

C'est ce qui vous trompe, Monsieur, car on vient de me dire que monsieur Granville ne voulait pas loger dans cette auberge, parce que vous y logiez.

TATILLON.

Allons donc, on a voulu rire : j'ai vu monsieur Granville ici, ce matin, nous nous sommes embrassés, il y a sans doute quelqu'autre motif; mais permettez? Madame, prend intérêt à monsieur Granville, à ce qu'il me paraît?

Mad. LAMBERT.

Beaucoup, Monsieur.

TATILLON.

Madame ne serait-elle pas cette jolie marchande dont le garçon d'auberge m'a parlé; madame Lambert?

Mad. LAMBERT.

Précisément, Monsieur.

TATILLON.

Il m'en coûte d'affliger Madame, mais ce n'est peut-être pas à cause de moi que monsieur Granville ne loge pas ici.

Mad. LAMBERT.

Bon, et quel peut donc être son motif?

TATILLON.

Ah ! Madame, les hommes ! non pas que j'accuse positivement monsieur Granville, fi donc.

Mad. LAMBERT.

Je le crois bien.

TATILLON.

Mais enfin, c'est à la Magdeleine qu'il est allé loger.

Mad. LAMBERT.

Eh bien?

TATILLON.

Il y a une fort jolie hôtesse, à ce qu'on dit.

Mad. LAMBERT.

En vérité?

TATILLON.

Ce n'est pas que quand on la compare à madame.... (*à part.*) Mais c'est qu'elle est très-bien d'honneur. (*haut.*) Madame, à ce qu'il paraît fait le commerce de dentelles?

Mad. LAMBERT.

Oui, Monsieur.

TATILLON.

Ah! Madame, qu'il est cruel de voir une jeune femme comme vous, obligée de se donner tant de peine, quand l'univers tout entier devrait être à ses pieds?

Mad. LAMBERT.

(*à part.*) Comment donc, il est galant, monsieur Tatillon.

TATILLON.

(*à part.*) Ma foi, tant pis pour Granville.

Mad. LAMBERT.

(*à part.*) Amusons-nous, (*haut.*) monsieur, voudrait-il m'acheter une belle garniture, (*lui montrant de la dentelle dans un carton.*)

TATILLON.

Eh! mais, c'est possible; justement, ma femme m'a demandé une garniture pour un mantelet.

Mad. LAMBERT.

Comment, votre femme; vous êtes marié?

TATILLON.

Marié... Oui, madame (*à part*), diable, il ne fallait pas dire cela (*haut*), c'est du point d'Alençon; il est très-riche, je m'y connais un peu.

Mad. LAMBERT.

Ah! vous êtes marié?

TATILLON.

Eh! mon dieu, oui, madame; le dessin en est magnifique.

Mad. LAMBERT.

Mille pardons, monsieur; mais je me rappelle que cette garniture est vendue: j'en ai d'autres que je pourrai montrer à madame; comme vous le disiez tout-à-l'heure, les hommes! allez monsieur, votre femme vous attend.

TATILLON.

Mais, madame, ma femme a le tems d'attendre, et moi je suis trop heureux de vous avoir rencontré.

Mad. LAMBERT.

Pardon, monsieur; j'ai mes paquets à ranger, des courses à faire, j'entre dans ma chambre un moment.

TATILLON.

Si madame voulait permettre que je lui offrisse mon bras, j'attendrais dans cette chambre l'heure de sa commodité.

Mad. LAMBERT.

Attendez, si vous voulez. (*à part.*) Oui, oui, attends, je sortirai par la petite porte dérobée. A quoi donc pense Granville, de redouter la présence de ces gens-là? Il vaut bien mieux s'en divertir, c'est plus gaie. (*haut.*) Monsieur, je suis votre très-humble servante. (*Elle entre dans sa chambre.*)

SCÈNE VII.

TATILLON, (*seul.*)

Cette femme là est charmante, elle a paru écouter mes complimens avec plaisir. Ah! les femmes... Allons, pour ne pas donner de soupçons à madame Tatillon, il faut vite aller chercher ce qu'elle me demande, et revenir ici à mon poste.

SCÈNE VIII.

TATILLON, CHARLES.

CHARLES.

Ah! monsieur, c'est vous que je cherchois.

TATILLON.

Moi, monsieur, trop heureux...

CHARLES.

Monsieur, vous nous avez témoigné tant d'inté-

rêt ce matin, et d'ailleurs les complimens que vous avez fait à mon père, que vous connaissez de réputation.. Enfin vous vous trouvez allié de madame Desjardins et je viens, au nom de ma famille, vous prier de vouloir bien dîner avec nous.

TATILLON.

Aujourd'hui... A un repas de noces... Monsieur...

CHARLES.

Nous espérons que madame voudra bien aussi nous faire l'honneur...

TATILLON.

Comment donc, monsieur? mais c'est avec le plus grand plaisir... Ah! voilà votre aimable Cécile; il semble que les amans aient un instinct qui les avertissent du lieu et du moment où ils peuvent se rencontrer.

SCÈNE IX.

TATILLON, CHARLES, CÉCILE.

CÉCILE.

Vous, ici, monsieur Charles?

TATILLON.

Comment! Est-ce que ce n'était pas lui que vous cherchiez?

CÉCILE.

Je suis trop franche pour lui cacher que je suis toujours enchantée de le voir; mais je le suis trop aussi pour lui dire que c'était lui que je cherchais.

TATILLON, (*à Charles.*)

La réponse est assez franche en effet.

CHARLES.

Et qui cherchiez-vous donc enfin, mademoiselle?

TATILLON, (*à Cécile.*)

Il est piqué, je crois.

CECILE.

Charles vient de vous inviter, sans doute, au nom de sa famille; et moi je viens, au nom de la mienne, réitérer l'invitation.

TATILLON.

En vérité, mademoiselle, je suis confus des politesses dont vos deux familles m'accablent Mon épouse et moi, nous nous ferons un plaisir.. Ainsi

donc c'est moi que vous cherchiez; et j'espère que monsieur n'en est pas jaloux ?

CÉCILE.

Lui ! jaloux ? monsieur? ah mon dieu non.

TATILLON.

Tant pis, mademoiselle, tant pis ; point de véritable amours sans jalousie.

CÉCILE.

Vous croyez.

TATILLON.

C'est passé en proverbe.

CHARLES

Quand on estime ce qu'on aime...

TATILLON.

Ah! l'estime ! c'est bien froid.

CÉCILE.

En effet.

TATILLON, (*à Charles.*)

Allons donc, dépêchez-vous de lui jurer que vous l'aimer, pour la calmer.

CHARLES.

J'ai si souvent assuré Cécile de mon amour, que j'espère qu'elle n'en doute plus.

TATILLON, (*à Cécile.*)

Est-ce flatteur, ce qu'il vous dit là ?

CÉCILE.

Ce sont de ces choses qu'on ne se lasse pas d'entendre répéter.

TATILLON, (*à Charles.*)

C'est assez juste ce qu'elle vous répond.

CHARLES.

Et de grâce, laissons là ces démêlés ; ne pourrai-je avoir l'honneur de saluer madame votre épouse.

TATILLON.

Oui, sans doute : dans l'instant elle achève mes lettres. (*bas à Cécile.*) Il cherche à détourner la conversation.

CÉCILE.

Eh ! quoi, Charles, quand on vous parle de notre amour, c'est vous qui le premier parlez d'autre chose.

TATILLON, (*à Charles.*)

Dites donc comme elle, ou vous allez la fâchez.

CHARLES.

Eh ! mais, il semble que nous nous fassions un jeu

jeu de nous piquer l'un contre l'autre, c'est une plaisanterie.

CÉCILE.

Non, monsieur, je ne plaisante jamais sur un sujet aussi important.

TATILLON.

C'est charmant ! j'ai souvent de ces petites disputes là avec madame Tatillon; il est vrai qu'elles ne vont jamais si loin.

CHARLES.

Comment, si loin ?

CÉCILE.

Monsieur a raison, vous prenez avec moi un petit ton de supériorité...

CHARLES.

Point du tout, c'est vous qui interprétez mal.

TATILLON.

Eh ! bien, qu'est-ce que c'est ; comment ! se disputer sérieusement sur des mots, des gens qui s'aiment, qui vont se marier ! Allons, allons, appaisez-vous, je vais vous présenter à ma femme. (*près la chambre.*) Ma bonne amie, c'est monsieur Gervault, le fils, et mademoiselle Desjardins, qui seraient bien aises de te voir.

Mad. TATILLON, (*en dehors.*)

Je suis à eux tout-à-l'heure.

TATILLON.

Elle va venir; pardon, si je vous laisse, je reviens dans l'instant : ne vous disputez pas trop pendant mon absence, ma femme ou moi nous vous aurons bientôt réconciliés. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

CHARLES, CÉCILE.

CÉCILE.

Charles.

CHARLES.

Cécile.

CÉCILE.

Convenez que je suis bien enfant de m'emporter tout d'un coup.

CHARLES.

Mais je n'ai pas été trop raisonnable, je crois.

CÉCILE.

Pourquoi exiger que vous me répétiez à quel point vous m'aimez, quand vous m'en donnez tant de preuves.

CHARLES.

Quand j'ai tant de plaisir à vous répéter que je vous aime, pourquoi refuser de vous le dire.

CÉCILE.

Faisons la paix.

CHARLES.

Est-ce que nous sommes brouillés ?

CÉCILE.

Brouillés ou non, raccommodons nous.

CHARLES, (*lui baisant la main.*)

Ah ! de tout mon cœur.

SCENE XI.

CHARLES, CÉCILE, Mad. TATILLON, (*des lettres à la main, se plaçant entr'eux.*)

Mad. TATILLON.

Monsieur et mademoiselle...

CHARLES.

Madame est l'épouse de monsieur Tatillon.

Mad. TATILLON.

Précisément monsieur... (*à part.*) Un fort joli garçon. (*haut.*) Mille pardons si je ne vous reçois pas chez moi ; une chambre d'auberge, on sait ce que c'est ; elle est fort petite d'abord ; et puis quand on arrive, les sacs de nuit, les porte-manteaux... C'est mademoiselle Desjardins, voulez-vous bien permettre...

(*Elle embrasse Cécile.*)

CÉCILE.

Madame...

Mad. TATILLON.

En effet, je vous trouve un air de famille avec ma tante Desjardins, que nous appellions la dévote, parce qu'elle avait voulu se faire religieuse... Malheureusement elle n'avait point de dot, et elle a mieux aimé prendre un mari qui l'a épousée pour ses beaux yeux... Votre mère a dû vous raconter son histoire.

CÉCILE.

Oui madame.

Mad. TATILLON

(*A part.*) Elle est fort gentille, la petite... *(à Charles.*) Une figure de vierge... (*à part.*) Point de tournure.

CHARLES.

Monsieur votre époux nous a fait espérer que vous voudriez bien nous faire l'honneur de dîner avec nous.

Mad. TATILLON.

On ne peut pas plus sensible, monsieur et mademoiselle, à votre politesse et à celle de vos parens ; enchantée de votre bonheur ; car on s'aime bien, n'est-ce pas ?

CÉCILE.

Ah ! oui, madame.

Mad. TATILLON.

C'est délicieux, je connais cela.

SCENE XII.

CHARLES, Mad. TATILLON, TATILLON, CÉCILE.

TATILLON, (*portant un bouillon, se place entre sa femme et Cécile.*)

Attendez moi, ne faites rien sans moi ; il faut que j'aille mettre les holà entre deux amans qui se querellent. Ah ! ma femme est avec eux : eh ! bien, cela a-t-il le sens commun de se disputer ainsi ?

Mad. TATILLON.

Qu'est-ce que vous dites donc ? on est de la meilleure intelligence au contraire.

CÉCILE.

Ah ! mon dieu oui, ce n'était qu'un petit nuage.

CHARLES.

Qui s'est bientôt dissipé.

TATILLON.

Ah ! c'est différent, tant mieux ; c'est ma femme, monsieur et mademoiselle, que j'ai l'avantage de vous présenter. Or ça, puisque tout est d'accord, à présent je retourne en bas. Monsieur Thomas l'aubergiste est un bien galant homme ; mais il est absent : son cuisinier n'entend rien à faire une matelotte, et je veux lui montrer. Tiens ma chère amie, voilà ton bouillon,

il est excellent, je l'ai goûté. Votre très-humble serviteur, monsieur et mademoiselle.

(*Il sort après avoir posé le bouillon.*)

SCENE XIII.

CHARLES, Mad. TATILLON, CÉCILE.

Mad. TATILLON, (*serrant ses lettres, et les prenant tous deux par la main.*)

Ah ! ça, mes bons amis, vous excuserez la liberté que je prends, en faveur de l'intérêt que vous êtes faits tous deux pour m'inspirer; voyons, sur quoi se querellait-on ?

CHARLES.

Ah ! mon Dieu madame, pur enfantillage.

CÉCILE.

Une bagatelle à laquelle nous ne pensons plus.

Mad. TATILLON.

Prenez garde, quand il s'agit de se lier pour la vie, on ne saurait assez se rendre compte mutuellement de ses petits défauts, et ses petites faiblesses; mon expérience me donne le droit de vous parler franchement. Voyons, il ne s'agissait pas d'affaires d'intérêt, d'articles du contrat de mariage ?

CÉCILE.

Fi donc, madame.

Mad. TATILLON.

Cela regarde les parens, c'est tout simple; peut-être un léger défaut de confiance de la part du jeune homme.

CÉCILE.

Non, madame, Charles ne peut pas avoir de secrets pour moi.

Mad. TATILLON.

Oh ! ne peut pas en avoir; les hommes les plus épris en ont toujours, ma chère enfant; peut-être un petit mouvement de coquetterie de la part de la jeune personne, c est bien naturel.

CHARLES.

Non, madame, Cécile n'est point coquette, elle ne l'est pas assez même; fière de son amour, je voudrais qu'elle cherchât davantage à plaire.

Mad. TATILLON.

Le reproche est nouveau ; avec cette belle confiance, la querelle ne vient point de jalousie de sa part.

CÉCILE.

Hélas non ! madame, il n'est point jaloux.

Mad. TATILLON.

Mais vous dites cela avec un air de regret.

CÉCILE.

C'est qu'en vérité, comme disait tout-à-l'heure, monsieur votre époux, il ne lui manque que cela pour m'aimer parfaitement.

Mad. TATILLON.

Fort bien, la petite regrette qu'on ne soit pas jaloux, le jeune homme regrette que la jeune personne ne soit pas coquette. Voilà ce que c'est, j'ai deviné, la querelle vient de là, vous avez tort de traiter cela d'enfantillage, c'est plus sérieux que vous ne pensez.

CHARLES.

Sérieux, madame ; depuis un mois que je suis dans le pays, que je vois tous les jours Cécile, voilà la première fois que nous nous trouvons en querelle.

Mad. TATILLON.

Mais ce ne sera peut-être pas la dernière ; car, enfin, quand il y a différence d'opinion, de caractère.

CHARLES.

Comment, madame, différence de caractère ? vous vous abusez, vous allez beaucoup trop loin.

Mad. TATILLON.

Tenez ; tous les jours deux personnes très-honnêtes, très-aimables, remplies d'excellentes qualités, croient s'aimer, se marient et l'on est étonné qu'elles fassent mauvais ménage ; pourquoi ? c'est pour de petites exigeances, des petits défauts semblables ; minuties, bagatelles ; mais qui se retrouvent tous les jours dans le tête-à-tête, et qui deviennent insupportables.

CÉCILE.

Si j'avais été coquette, peut-être s'en plaindrait-il aujourd'hui ? Quand nos parens étaient en procès, il ne tenait qu'à moi d'accueillir un des nombreux partis que mon père me proposait.

Mad. TATILLON.

Vous l'entendez, elle fait valoir ses sacrifices, vous devez être content.

CHARLES.

Je pourrais à mon tour faire valoir les miens.

Mad. TATILLON.

Fort bien ! vous allez recommencer la dispute.

CHARLES.

Je vois bien que c'est à moi d'être raisonnable. Eh ! bien, vous le voulez ; j'ai eu tort.

CÉCILE.

Une jolie manière de l'avouer!

Mad. TATILLON.

En effet : on voit bien à son ton qu'il est persuadé du contraire.

CÉCILE.

Non, monsieur, vous avez raison, toujours raison.

Mad. TATILLON.

Tenez, les torts sont égaux des deux parts, ce qu'il y a de plus important, c'est que cela ne se renouvelle plus.

CÉCILE, (*très-piquée.*)

Point du tout, c'est lui qui a tort ; sans adieu, madame. (*à Charles.*) Vous espérez peut-être que je vais me raccommoder comme tout-à-l'heure ; vous vous trompez : je sors pour n'en être pas tentée.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

CHARLES Mad. TATILLON.

Mad. TATILLON.

Eh ! bien, vous la laissez aller ; suivez-la donc, il ne faut pas que cela dure plus long-tems.

CHARLES.

La suivre, moi ? n'ai-je pas fait plus que je ne devais ? si elle m'aimait véritablement..,

Mad. TATILLON.

Il est certain qu'elle a des torts ; mais il faut passer des humeurs aux jolies personnes.

CHARLES.

Il me semble que dans ce moment, c'est à elle à faire les premiers pas.

Mad. TATILLON.

Eh ! non pas, elle n'est pas encore votre femme.

CHARLES.

Ce n'est pas une raison pour me tourmenter.

SCENE XV.

CHARLES, MAD. TATILLON, TATILLON.

TATILLON.

Enfin ils ne veulent pas suivre mes conseils; mais c'est égal. Je viens vous annoncer autre chose : mademoiselle... Eh ! bien, où est-elle donc ?

Mad. TATILLON.

Elle vient de sortir.

TATILLON.

Ah! diable, tant pis; ce serait bien le moment, c'est la corbeille de mariage que madame Gervault vient de faire apporter, et qui est vraiment d'un goût délicieux, il n'y manque que les dentelles de cette madame Lambert qui m'est échappé, mais que je retrouverai. Quant à vous, courez après la jeune personne, voilà l'instant de lui offrir...

CHARLES.

La corbeille de mariage; mais non, ce sera pour tantôt, d'ailleurs elle est déjà bien loin.

TATILLON.

Au moins, venez voir la corbeille, vous en serez content.

CHARLES.

Ah! je la connais, j'avais pris tant de plaisir à l'arranger moi-même avec ma mère !... Mille pardons, j'ai besoin de prendre l'air, et je vais dans le jardin de monsieur Thomas.

TATILLON, (*allant à lui et l'arrêtant.*)

Comment! il y a un jardin chez monsieur Thomas? nous verrons cela, je suis fou du jardinage, moi qui vous parle.

THOMAS.

Monsieur et Madame, je ne vous dis pas adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

TATILLON, MADAME TATILLON.

TATILLON.

Eh! bien, qu'est-ce qu'il a donc ?

Mad. TATILLON.

Je suis fâchée de le dire, mais ces deux jeunes gens là ne s'aiment pas du tout.

TATILLON.

Bah!

Mad. TATILLON.

Les voilà encore en querelle.

TATILLON.

En vérité?

Mad. TATILLON.

Ils se raccommoderont, mais ce sera toujours à recommencer.

TATILLON.

Ma foi je pense comme toi, je les ai jugés là tous deux, au premier coup-d'œil.

Mad. TATILLON.

Enfin ils ne sont pas encore mariés, et ce serait peut-être un vrai service à leur rendre....

TATILLON.

Oh! mon dieu! ce serait leur épargner bien des chagrins.

Mad. TATILLON.

Mais nous ne pouvons pas nous mêler de cela.

TATILLON.

C'est juste; nous arrivons dans le pays, il ne nous convient pas....

Mad. TATILLON.

C'est leur affaire: au surplus, puisqu'ils nous ont fait la galanterie de nous inviter de leur repas, nous devons une visite aux parens.

TATILLON.

Oui, vraiment, je suis à tes ordres: allons-y sur-le-champ.

Mad. TATILLON.

Oui, sur-le-champ; et si nous trouvons l'occasion de dire un mot à ces bons parens.... tiens, voilà ta canne, ton chapeau.

TATILLON.

Eh! bien, tu as laissé réfroidir ton bouillon?

Mad. TATILLON.

J'étais si troublée de la scène entre ces deux amans; je me sens mieux, je n'ai besoin de rien.

TATILLON.

Attends, il faut le descendre en nous en allant.

Mad. TATILLON.

Oui. Eh! bien où ai-je donc mis ces deux lettres pour Paris, qu'il m'a fallu écrire à votre place? Ah! les voici.

TATILLON,

Ah! tu as écrit, tu as bien fait, donne, je me charge de les mettre à la poste.

Mad. TATILLON.

C'est toujours quelque chose.

TATILLON.

En passant, nous donnerons un coup-d'œil à cette corbeille de mariage.

Mad. TATILLON.

Il faudrait qu'elle fût bien jolie pour qu'elle égalât celle que tu me donnas la veille de nos noces; enfin je souhaite me tromper, mais je crains bien que ces jeunes gens ne fassent pas bon ménage.

TATILLON.

Ah! les bons ménages! ils sont si rares!!. Allons voir les parens.

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

Mad. DESJARDINS, Mad. TATILLON, Mad. GERVAULT.

Mad. TATILLON, (*amenant avec vivacité mesdames Gervault et Desjardins.*)

Oui, mesdames, pour une affaire aussi importante, aussi pressée, aussi délicate, nous serons plus à notre aise dans cette auberge, que chez l'une, ou chez l'autre; vos maris, ni le mien ne viendront nous troubler, et les maris ont la rage de s'établir les maîtres dans toutes les affaires; tandis que, les femmes qui ont plus de justesse dans le coup-d'œil, plus de promptitude dans l'esprit, feraient tout bien mieux,

et plus vîte : c'est une vérité convenue entre nous ; n'est-il pas vrai ?

Mad. Gervault.

Oui, sans doute : mais enfin, qu'avez-vous à nous dire, sur nos enfans ?

Mad. Desjardins.

Vous nous avez dit que vous saviez la cause du chagrin de Charles et de Cécile ?

Mad. Gervault.

Et après beaucoup de difficultés, vous vous êtes engagée à nous la révéler.

Mad. Tatillon.

C'est peut-être beaucoup moins important que nous ne l'imaginons : mais enfin, quand il s'agit du bonheur ; rien n'est à négliger. Ecoutez-moi : vous aimez vos enfans ?

Mad. Desjardins.

Cela se demande-t-il ?

Mad. Tatillon.

Vous vous aimez toutes les deux ?

Mad. Gervault.

Sans doute...

Mad. Tatillon.

Eh bien ! il est à craindre que vos enfans ne s'aiment pas ?

Mad. Gervault.

Qu'est-ce que vous dites donc ?...

Mad. Tatillon.

Permettez : ils ont cru s'aimer, ils le croient peut-être encore ; mais ils ne s'aiment pas.

Mad. Gervault.

Et sur quoi le jugez-vous ?

Mad. Tatillon.

Sur une querelle très-vive, dont j'ai été témoin ici même.

Mad. Desjardins.

Quoi ! ce n'est que cela ? ils se raccommoderont

Mad. Tatillon.

Permettez : la cause était légère ; mais il est échappé des mots durs, mortifians, qu'on ne dit pas quand on aime, et qu'on n'oublie pas quand quand on les a entendus. D'abord la petite a parlé des partis qu'on lui avait proposés, qu'elle avait refusés.

Mad. DESJARDINS.

Eh bien ! c'est la vérité : Cécile est assez jolie, pour que d'autres que Charles, l'aient recherchée en mariage ; et madame Gervault le sait bien.

Mad. TATILLON.

Le jeune homme a riposté par quelques réflexions, sur la facilité qu'il avait eu de se faire un état brillant à Paris.

Mad. GERVAULT.

Il est certain qu'il n'a tenu qu'à lui ; par conséquent il n'a pas eu tort de le dire, n'est-ce pas, ma voisine ?

Mad. TATILLON.

Mais, votre fille, semblait avoir quelque regret d'avoir refusé tous ces partis qui se sont présenté.

Mad. GERVAULT.

Des regrets dites-vous ? mais nous serions fachés d'en donner à mademoiselle Desjardins.

Mad. TATILLON.

Vous entendez bien, qu'alors, votre fils a mis du dépit dans sa réponse.

Mad. DESJARDINS.

Du dépit ! je ne voudrais pas que monsieur Charles épousât ma fille par dépit.

Mad. TATILLON.

Vous ne m'entendez pas ; du dépit contre elle, qu'il est possible de prendre pour de l'amour. Vous êtes vives toutes les deux au moins ! Voilà déjà que vous vous enflammez ! permettez ; moi, j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous prévenir, parce qu'étant toutes les deux bonnes mères, bonnes amies, vous pourrez appaiser tout cela dès le principe. Vous comprenez bien que les choses étant si avancées, je suis loin de vous proposer de rompre.

Mad. GERVAULT.

Oui, certainement ; les choses sont très-avancées.... Cependant, si mademoiselle Cécile a des regrets, je n'en serai pas moins l'amie intime de madame Desjardins. Mais....

Mad. DESJARDINS.

Écoutez donc, ma bonne amie ; si monsieur Charles a quelque dépit de n'être pas avocat à

Paris, je serais fâchée que son amour pour ma fille l'arrêtat dans son avenir.

Mad. TATILLON.

Eh mais! il ne s'agit pas de tout cela, il s'agit tout simplement d'amener entre eux une explication bien franche et un raccommodement bien sincère, bien solide.

Mad. DESJARDINS.

A la bonne heure : mais je ne m'en mêlerai pas. J'y serais trop gauche, car je trouve que ma fille a raison.

Mad. GERVAULT.

Moi, je gâterais tout, car je suis persuadée que mon fils n'a pas tort. Comme il est prouvé que ce mariage était un sacrifice, que monsieur Gervault et moi, faisions à son bonheur...

Mad. TATILLON.

Un sacrifice? Le mot est un peu dur, madame Gervault.

Mad. DESJARDINS.

Je suis étonnée qu'il vous soit échappé, ma bonne amie.

Mad. GERVAULT.

Je vous demande pardon, ma bonne amie; mais enfin le mot est juste. Avant l'arrivée de mon fils, bien certain qu'il resterait à Paris, j'avais obtenu de monsieur Gervault, que nous y ferions un petit voyage et qui sait même si nous n'aurions pas fini par nous y fixer nous mêmes.

Mad. DESJARDINS.

Avec les talens, et la capacité de monsieur Gervault, je ne doute pas qu'il n'eût été bientôt un des cent treize notaires de Paris.

Mad. TATILLON.

Ah! madame Desjardins, vous prenez là un petit ton ironique qui ne vous convient pas.

Mad. GERVAULT.

Laissez, madame : ce ton là ne peut m'offenser; et la plaisanterie tombe d'elle-même, quand elle s'adresse à un homme comme monsieur Gervault. Que voulez-vous? la voisine Desjardins, que j'aime de tout mon cœur, n'a pas été élevée dans un certain monde.

Mad. DESJARDINS.

Plaît-il, ma voisine?... Je suis fâchée de vous le dire; mais on ne se corrige pas. L'orgueil vous perdra;

c'est ce que je répétais hier au soir à monsieur Thomas, il n'a pas voulu me croire.

Mad. GERVAULT.

A monsieur Thomas ! vous parliez de moi ? Eh ! bien ! vous venez de dire une grande vérité. On ne se corrige pas. Je ne m'attendais pas qu'après tout ce qui s'est passé entre nous, je dusse encore être la victime de vos bavardages.

Mad. DESJARDINS.

Ecoûtez donc ; on n'est pas parfait, ma voisine, et on se doit entre amis de s'avertir de ses défauts. Moi, je parlais des vôtres, à monsieur Thomas, espérant qu'il ne vous les laisserait pas ignorer, ce n'est pas bavardage, c'est amitié.

Mad. GERVAULT.

Au surplus, cela ne doit point m'étonner, voilà à quoi l'on s'expose quand on se lie avec de certaines gens.

Mad. DESJARDINS,

Comment ! avec de certaines gens ! il n'y a pas de vice de cœur chez vous, mais il est impossible d'être plus fière, plus orgueilleuse, plus méprisante.

Mad. GERVAULT.

Mais pourquoi quand vous êtes si bonne au fond de l'ame, être si babillarde, si médisante ?

Mad. TATILLON.

Eh ! bien ! Mesdames. Comment ! deux voisines ! deux amies ! quand vous ne devriez songer qu'à bien remettre ensemble vos enfans.

Mad. DESJARDINS.

Ah ! mon dieu ! que nos enfans restent brouillés, c'est peut-être ce qui peut arriver de plus heureux pour eux et pour nous.

Mad. GERVAULT.

Voilà peut-être la meilleure parole que vous ayez dite, madame Desjardins.

Mad. DESJARDINS.

Alors, monsieur Gervault ira s'établir avec son fils à Paris; on le regrettera lui, c'est un brave homme, mais on aura de quoi se consoler.

Mad. GERVAULT.

Qu'entendez-vous par-là, s'il vous plaît ?

Mad. TATILLON

Eh ! vraiment ! c'est assez clair, vous suivrez votre mari apparemment.

Mad. GERVAULT.

Non, madame, je ne vous débarrasserai pas de ma présence ; je resterai dans le pays tout exprès pour vous braver.

Mad. DESJARDINS.

Comment ! pour me braver ! que voulez-vous dire ?

Mad. TATILLON.

Il est certain qu'après un tel éclat, vous aurez de la peine à marier mademoiselle Desjardins.

Mad. DESJARDINS.

C'est possible, mais j'aimerais mieux, je crois qu'elle restât fille toute sa vie...

Mad. GERVAULT.

Que d'épouser mon fils ! vous entendez bien que je vous aime trop pour vous donner ce petit chagrin.

Mad. DESJARDINS.

Il n'y a qu'à décommander le repas, écrire à tous les parens, il est encore tems.

SCÈNE II.

MAD. DESJARDINS, M. DESJARDINS, MAD. TATILLON, MAD. GERVAULT.

DESJARDINS.

Vous voilà ! Eh bien, où sont donc nos amoureux ? ah ! on se prépare, on accuse la lenteur du jour.

Mad. DESJARDINS.

Non, monsieur ; ils sont chacun de leur côté à se bouder ; ma fille avec raison, car elle n'est pas faite pour être humiliée, ni moi non plus. C'est pourquoi je vous déclare, devant madame, qu'il faut renoncer à ce mariage ; que je retire mon consentement, et que si vous m'aimez, vous retirerez le vôtre.

DESJARDINS.

Qu'est-ce que tu dis donc-là ?

Mad. GERVAULT.

La vérité, et je vais faire la même déclaration à mon mari. Monsieur et madame, je suis bien votre très-humble servante.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, *hors* MAD. GERVAULT.

DESJARDINS.

Eh ! mais écoutez donc, madame Gervault ? un moment. Que diable signifie tout cela ?

Mad. TATILLON.

Ce n'est rien du tout, une petite querelle qui s'appaisera d'elle-même. Madame Gervault à été vraiment impertinente, votre femme un peu vive.

Mad. DESJARDINS.

Comment ! madame, vous m'accusez quand elle se permet de rabaisser notre famille : enfin, vous êtes alliée à cette famille ; et je ne crois pas qu'on doive en rougir.

Mad. TATILLON.

Non, certainement ; on peut s'en glorifier au contraire, mais s'il fallait toujours être en querelle pour des mots, on ne vivrait pas. Tenez, monsieur Desjardins, faites entendre raison à votre femme, je vous laisse avec elle, je suis madame Gervault, et je vous réponds que je vais si bien la prêcher, qu'elle viendra elle-même vous avouer tous ses torts, car elle en a, oh ! elle en a beaucoup ! attendez-moi, je reviens dans l'instant. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, *hors* MAD. TATILLON.

DESJARDINS.

Oh ! ça, j'espère que tu vas me dire ?

Mad. DESJARDINS.

D'abord, votre fille à eu une scène affreuse avec monsieur Charles.

DESJARDINS.

Petites querelles d'amans, qui ne font que rendre l'amour plus vif.

Mad. DESJARDINS.

Madame Gervault m'a fait ici des reproches si humilians, elle a pris avec moi un ton de supériorité si insultant !

DESJARDINS.

Querelle de femmes, qui ne m'épouvante pas plus que celle des deux jeunes gens. Le voisin Gervault et moi, nous sommes en bonne intelligence, et nous ne nous brouillerons pas; voilà l'essentiel. Songe au bonheur de ta fille. Charles est un bon sujet, un honnête garçon, ils ne peuvent être heureux qu'ensemble.

Mad. DESJARDINS.

Eh! vraiment, je l'ai cru jusqu'ici; je le crois bien encore... mais cette madame Gervault m'a dit des choses si piquantes!

DESJARDINS.

Et sans doute tu n'es pas demeurée en reste avec elle? eh! bien, vous voilà quittes.

SCÈNE V.

GERVAULT, MAD. DESJARDINS, DESJARDINS.

GERVAULT.

Qu'est-ce que c'est donc, voisine? Je viens de rencontrer ma femme dans la rue, qui m'a dit qu'elle était brouillée avec vous; ma foi à ce mot-là, il m'a pris un éclat de rire, que je n'ai pas pu retenir.

DESJARDINS.

Ma foi, voisin, il a pensé m'en arriver autant, quand ma femme ma raconté tous ses griefs contre la tienne.

Mad. DESJARDINS.

Oui, riez, riez; c'est beaucoup plus sérieux que vous ne pensez; vous êtes un brave et galant homme, vous voisin, je le disais encore tout à l'heure; mais votre femme.... votre femme!...

GERVAULT.

Eh bien! ma femme; ma femme est une bonne femme, qui vous aime de tout son cœur. Ne voulait-elle pas aussi me faire toutes ses doléances. Heureusement cette madame Tatillon, qui courait après elle, est venue lui parler raison. Et moi, je viens tout exprès pour vous dire que je vous aime toujours tous les deux; que vous êtes des folles de vous disputer: que le repas aura lieu, que nous signerons le contrat de mariage, et que je vous retiens toujours pour la première contredanse.

Mad. DESJARDINS.

Mais, cependant, voisin, si votre femme s'obstine ?...

GERVAULT.

Eh bien ! je m'obstinerai de mon côté, et une fois dans la vie on verra un homme qui aura plus de tête que sa femme.

DESJARDINS.

Va, va, ma bonne amie, trouver ta fille ; il faut que ce soit toi qui la raccommodes avec Charles ; et Gervault et moi nous nous chargeons de réconcilier nos femmes, ou bien vous resterez fâchées si cela vous amuse ; mais nous n'en serons pas moins bons amis, et nos enfans n'en seront pas moins mari et femme.

Mad. DESJARDINS.

Eh ! mon dieu ! tu sais bien, que, loin que les querelles m'amusent, je les déteste au contraire ; je rends bien justice à la voisine ; mais il est de ces choses qui vraiment mettent les gens hors d'eux-mêmes. Allons, je vais trouver ma fille ; mais je vous préviens que pour que le raccommodement soit sincère, il faut que M. Charles reconnaisse ses torts et que sa mère prenne l'engagement de ne plus être orgueilleuse à l'avenir. (*Elle sort.*)

DESJARDINS.

C'est entendu, on fera tout ce que tu voudras, mais raccommode toi avec la voisine.

SCÈNE VI.

GERVAULT, DESJARDINS.

GERVAULT.

Eh bien ! nos enfans se sont donc bien brouillés ?

DESJARDINS.

Je ne les ai pas vus, mais on dit qu'ils sont d'une colère.

GERVAULT.

Ces pauvres jeunes gens, j'en ris, mais je les plains.

DESJARDINS.

Et nos femmes, qu'en dis-tu ?

GERVAULT.

Oh ? pour celles-là, je ne les plains pas ; il paraît que les disputes sont nécessaires à leur santé.

DESJARDINS.

As-tu vu ce monsieur Tatillon ? il devait causer avec toi sur le contrat de mariage.

GERVAULT.

Non, je l'attendais chez moi ; il n'est pas venu, et je viens le chercher ici. J'ai apporté le projet d'acte.

DESJARDINS.

Il paraît fort instruit en matière de droit, ce monsieur Tatillon.

GERVAULT.

Mais, oui, il cause bien, et tu dois l'aimer ; c'est un pêcheur intrépide à ce qu'il paraît ?

DESJARDINS.

Oui, il m'a indiqué une manière de ligne de fond que je veux essayer dès demain.

GERVAULT.

Tu ne sais pas ? cette madame Lambert qui est venue me voir, ne prétend-t-elle pas que ce monsieur Tatillon lui fait la cour !

DESJARDINS.

Allons donc ! autre conte, un homme qui ne parle que de son amour pour sa femme !

GERVAULT.

C'est ce que j'ai dit ; tu sais qu'elle aime à rire, madame Lambert.

DESJARDINS.

C'est cela ; ma foi, je suis enchanté que ces braves gens se fixent dans le pays.

GERVAULT.

Or ça ! en attendant notre homme, veux-tu que nous relisions notre contrat ? mais je l'entends, je crois.

SCÈNE VII.

GERVAULT, TATILLON, DESJARDINS.

TATILLON, (*un arrosoir à la main.*)

Ouf ! je n'en puis plus ! j'ai tiré plus de trente seaux d'eau. J'étais tout seul dans le jardin de monsieur Thomas, je l'ai ma foi arrosé tout entier ; oh ! il en avait bien besoin. Eh bien ! à quoi pensai-je donc ; j'apporte l'arrosoir ici. C'est égal, je le descendrai.

GERVAULT.

Comment ! vous l'avez arrosé !... mais arroser en plein midi, cela ne vaut rien.

TATILLON.

Prejugé ! erreur ! cela dépend des climats, et dans ce pays-ci, à midi, c'est la bonne heure; je n'ai jamais pu le persuader à mon jardinier. Mille pardons, vous m'avez attendu chez vous; mais quand on s'occupe... d'ailleurs nous avons le tems, dès qu'on est d'accord sur le fond, la forme est bien peu de chose : parlons d'affaires.

GERVAULT.

La nôtre est bien simple, nous avions un procès pour un pré.

DESJARDINS.

Il nous ennuyoit.

GERVAULT.

Nous transigeons.

DESJARDINS.

Nous marions nos enfans.

GERVAULT.

Et chacun d'eux apporte en dot ses droits, bien ou mal fondés, sur l'objet en litige.

DESJARDINS.

Et voilà tout.

TATILLON.

C'est fort bien; vous ne voyez aujourd'hui entre vos deux familles que tendresse, amitié, bonne intelligence; espérons que cela durera, car je suis loin de penser, avec ma femme, que la petite querelle qui a eu lieu entre vos enfans soit sérieuse. Eh non ! plus on s'adore, plus on se pique, c'est reconnu. Mais enfin quand on fait un contrat de mariage, monsieur le Notaire, vous devez le savoir ? Il faut penser à tout, aux divisions qui peuvent survenir entre les familles, entre les enfans, entre les époux, aux séparations de corps ou de biens, au divorce même : car enfin, tout cela est possible et licite.

DESJARDINS.

Qu'est-ce que vous dites donc ? il n'y aura ni divorce, ni séparation.

GERVAULT.

Nos enfans s'aiment de tout leur cœur, et grace au ciel ils ne sont intéressés ni l'un ni l'autre.

TATILLON.

Eh vraiment! c'est en affaires, comme en politique; pour avoir la paix, il faut être prêt à la guerre; pour ne pas avoir de procès, il faut les prévoir. Partons d'un principe, il faut que l'objet de la discussion appartienne à l'un des conjoints, afin que le survivant puisse exercer ses reprises, sans renouveller les procès. Vous ne voulez plus plaider? il faut cependant que vous soyez jugés. Faisons un arbitrage, je serai votre arbitre, et vous en passerez par ma décision.

GERVAULT.

A la bonne heure.

DESJARDINS.

C'est convenu.

TATILLON.

En deux mots, l'historique du procès.

DESJARDINS.

J'avais tort.

GERVAULT.

Point du tout, c'est moi qui n'avais pas le sens commun.

TATILLON.

Le fait.

GERVAULT.

Le pré était à moi par la succession de mon oncle.

TATILLON.

Eh! bien; il n'y a pas de contestation.

DESJARDINS.

Mais son oncle avait fait un testament par lequel il m'instituait légataire dudit pré.

TATILLON.

Par conséquent vos droits étant postérieurs, anéantissaient les siens.

GERVAULT.

Mais le pré étant un propre, il est clair que par la coutume, (le code n'était pas encore en vigueur) mon oncle n'avait pas le droit de le léguer.

TATILLON.

Ah! c'était un propre?

DESJARDINS.

Oui. Mais la question ayant déjà été jugé et plus d'un testament maintenu...

TATILLON.

Cela fait jurisprudence en votre faveur : et la jurisprudence a force de loi, c'est un axiome.

GERVAULT.

Oui ; mais il y a eu d'autres jugemens, qui font aussi jurisprudence en ma faveur.

TATILLON.

Par conséquent, voilà deux jurisprudences.

DESJARDINS.

Oui, mais on a appellé de ces jugemens-là, et ils ont été cassés sur l'appel.

TATILLON.

Il faut dire infirmés ; c'est le mot, en matière d'appel : ont ils été infirmés?

GERVAULT.

Pas tous.

DESJARDINS.

Tous. Mon avocat me l'a dit.

GERVAULT.

Oh ! ton avocat est un bavard.

DESJARDINS.

Un honnête homme.

GERVAULT.

Ah ! honnête !

DESJARDINS.

Mon ami !

GERVAULT.

Ma foi, il n'y a pas de quoi t'en faire compliment.

TATILLON.

Fort bien ; vous voilà sur le ton plaisant.

DESJARDINS.

Il est fort instruit, mon avocat.

GERVAULT.

Oui instruit, demande à mon fils.

DESJARDINS.

Je m'en rapporterai à une jeune tête comme ton fils.

GERVAULT.

Il est avocat aussi, lui.

DESJARDINS.

Sans cause ; parce qu'il à fait son droi.

GERVAULT.

C'est bien à un homme de commerce, de prononcer sur les gens de bureaux.

TATILLON.

Eh, bien! messieurs, vous allez trop loin.

GERVAULT.

Mais si tu méprises tant mon fils, pourquoi lui donnes tu ta fille.

DESJARDINS.

Ce n'est parbleu pas moi, c'est elle qui n'en veut pas d'autre.

TATILLON.

Et bien, messieurs, vous vous échauffez sur des incidens, et vous vous écartez de la question. Il sagit de savoir à qui sera le pré?

GERVAULT.

Je tiens le pré, il mériterait que je le gardasse.

DESJARDINS.

Si je m'en croyait, je plaiderais jusqu'à extinction pour lui apprendre à respecter les dernières volontés de son oncle.

TATILLON.

Messieurs, des mots durs, ne sont pas des raisons.

GERVAULT.

Pourquoi traite-t-il si mal mon fils.

DESJARDINS.

Vous avez entendu comme il méprise le commerce.

TATILLON.

Messieurs voulez-vous être aussi déraisonnables que vos enfans, que vous condamniez tout à l'heure?

GERVAULT.

Ma foi, si j'étais sûr que mon fils pût garder rancune à sa Cécile.....

DESJARDINS.

Et moi, si je croyais que le fils ne fut pas moins obstiné que le père.....

GERVAULT.

C'est très impertinent ce que vous me dites-là.

TATILLON.

Ah! vous avez tort, monsieur Desjardins.

DESJARDINS.

Fort bien: vous me donnez tort, monsieur, avant de m'entendre; vous notre arbitre, cela ne se doit pas!

GERVAULT.

Vous voyez, comme il prend les choses de travers.

TATILLON.

Vous avez tort dans vos réflexions : mais non pas dans la question à laquelle il faut en revenir, car enfin, le testament d'un oncle me paraît un titre bien légitime.

GERVAULT.

Ainsi donc, c'est moi qui ai tort ?

TATILLON.

Je ne dis pas encore cela.

GERVAULT.

Continuez, votre fille querelle mon fils ; votre femme insulte la mienne, et monsieur, qui est votre parent, vous donne raison.

TATILLON.

Ah ça ! écoutez donc, messieurs, ne me mêlez pas dans tous vos débats : je n'aime pas le bruit, et monsieur me fait faire une réflexion ; vous m'avez prié d'être votre arbitre ?

DESJARDINS.

Point du tout ; c'est vous qui vous êtes offert.

TATILLON.

Eh bien ! je me suis offert, soit. Mais je suis presque votre parent, je dois donc me récuser ; et je me récuse avec d'autant plus de plaisir, que je commence à croire que l'affaire ne sera pas très-facile à arranger. Vos femmes sont donc aussi en querelle ?

DESJARDINS.

Parbleu ! madame Gervault qui se permet d'insulter madame Desjardins.

TATILLON.

Les amans qui se boudent, les mères qui se disputent, les pères qui sont sur le point de se quereller !... Savez-vous que voilà un mariage qui ne s'annonce pas d'une manière bien heureuse ? Quant à moi, je n'ai qu'un mot à vous dire : le meilleur procès ne vaut rien. Je ne peux pas être votre arbitre, prenez-en un autre.

DESJARDINS.

Je le veux bien.

GERVAULT.

Qui ?

TATILLON.

Monsieur Thomas, l'aubergiste.

DESJARDINS.

Monsieur Thomas, soit.

GERVAULT.

Vous le prenez ? je n'en veux pas.

TATILLON.

Eh bien ! monsieur Granville.

GERVAULT.

Granville, il est trop son ami ; il fait des affaires avec sa maison.

DESJARDINS.

Oh ! je n'en voudrais pas non plus. Il est trop pacifique ; il ne donnerait raison ni à l'un, ni à l'autre.

TATILLON.

Mais si vous ne vous accordez pas, sur le choix d'un arbitre, il faudra donc plaider.

DESJARDINS.

Eh bien ! nous plaiderons.

GERVAULT.

Nous plaiderons.

TATILLON.

Comment vous plaiderez ! et en attendant vous marierez vos enfans ?

GERVAULT.

Nos enfans ? comment, non parbleu ! je vais recommander à mon fils d'avoir du caractère.

DESJARDINS.

Moi, je laisserai faire ma femme ; elle saura bien empêcher Cécile de penser à Charles.

TATILLON.

Qu'est-ce que vous dites donc ? les parens priés, le repas préparé, votre confrère qui va venir dresser le contrat, vous êtes trop avancés, vous ne pouvez pas rompre ; ce serait un scandale, un ridicule.

GERVAULT.

Qui retombera sur lui. On le connaît.

DESJARDINS.

Vous en aurez votre bonne part.

TATILLON.

Voulez-vous m'en croire ? si vous tenez absolument à rompre le mariage arrêté, ce que je suis loin de vous conseiller cependant, sauvez au moins les apparences : laissez venir votre monde ; tâchez d'être gais, ayez l'air bons amis, recommandez à vos femmes de

dissimuler. Madame Tatillon et moi nous serons-là pour vous seconder, et ce soir vous ferez naître un prétexte pour différer, pour rompre même; au moins vous aurez gagné du tems, vous aurez préparé les esprits, et cela vaudra beaucoup mieux.

GERVAULT.

Vous avez raison. Contenons-nous.

DESJARDINS.

Oui si je le peux.

TATILLON.

Vous le pourrez, on peut tout ce qu'on veut, comme l'a dit certain auteur. Qui donc ?.. Et parbleu!.. Chose.... Voltaire. Justement voici monsieur Thomas. Commencez.

GERVAULT.

Amis, jusqu'à ce soir.

SCÈNE VIII.

GERVAULT, TATILLON, THOMAS, DESJARDINS.

THOMAS.

Me voilà de retour. Ah! c'est vous voisins, tant mieux. Eh bien! voilà tous vos parens qui arrivent dans une heure vous pourrez vous mettre à table. Il s'agit de placer tout votre monde, j'ai préparé des cartes pour les noms...

TATILLON.

Ah fort bien! pour mettre sur les serviettes comme à Paris.

GERVAULT.

Ma foi, monsieur Thomas, que tout le monde se place comme il voudra... Moi je n'y entends rien.

DESJARDINS.

Ni moi non plus.

THOMAS.

Eh bien! qu'est-ce que c'est donc ? que signifie cet air froid et réservé, on dirait que vous êtes encore en querelle.

GERVAULT.

Nous ? ah! mon dieu, non.

DESJARDINS.

Moi? me brouiller avec monsieur Gervault!

TATILLON.

Rassurez-vous, monsieur Thomas, ils sont tous deux de la meilleure intelligence.

DESJARDINS.

C'est vrai; pour ce que nous voulons faire, nous ne nous sommes jamais si bien entendus. Pardon je reviendrai; mettez-vous toujours à table sans moi. Sans adieu, voisins. (*il sort.*)

THOMAS.

Eh mais! écoutez donc, écoutez donc monsieur Desjardins.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, *hors* DESJARDINS.

GERVAULT.

Oui! il le prend sur ce ton là, ma foi...

TATILLON.

Chut! ou vous allez tout faire deviner.

GERVAULT.

C'est juste. Mais tenez, j'aime mieux sortir... Pardon, voisin. Monsieur vous expliquera... Je vous souhaite bien le bonjour... (*il sort*).

THOMAS.

Eh! mais mon dieu, qu'est-ce que tout cela signifie.

SCÈNE X.

TATILLON, THOMAS.

TATILLON.

Un mal entendu, une bagatelle; j'appaiserai tout cela. Il y a de quoi perdre l'esprit, mais cela ne m'effraye pas. Mais dites-moi donc, voilà tous les parens qui arrivent. Je serai bien aise de les voir.

THOMAS.

Eh! monsieur ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Expliquez-moi je vous en prie?..

TATILLON.

Ce n'est rien, vous dis-je, les amans se sont brouillés, les mères sont en querelle.

THOMAS.

Comment! ce n'est rien.

TATILLON.

Eh non! parce que les pères ont pris un excellent parti, je vous conterai le fait; quant aux autres, ma femme s'en est chargée, et tenez la voilà qui va vous en donner des nouvelles.

SCENE XI.

TATILLON, MAD. TATILLON, THOMAS.

THOMAS.

Eh! bien, madame, les avez-vous raccommodés.

Mad. TATILLON.

Impossible, plus impossible que jamais et comme j'étais avec Mad. Desjardins, son mari est rentré, ne le voilà-t-il pas décidé à plaider de nouveau.

THOMAS.

A plaider dites-vous?

TATILLON.

Chut! il ne fallait pas dire celà. Je les avais fait convenir qu'ils en feroient un mystère jusqu'à ce soir.

Mad. TATILLON.

Eh mais! écoute donc, il ne m'avoient pas dit cela

TATILLON.

Monsieur Thomas est un homme prudent, qui ne nous compromettra pas... Cela me fait mal à moi.

Mad. TATILLON.

Oh! c'est affligeant, d'honneur.

TATILLON.

Si vous saviez ce que j'ai fait pour les détourner de ce malheureux procès, jusqu'à m'offrir pour leur arbitre.

Mad. TATILLON.

Et moi donc, tout ce que j'ai dit aux deux femmes ici même, mais elles ne sont pas assez au-dessus des faiblesses de leur sexe. Au surplus, elles m'ont priée toutes les deux de vouloir bien faire les honneurs, viens, mon ami, joindre la compagnie.

TATILLON.

C'est cela, et puis, j'irai les trouver, et j'espère encore...

Mad. TATILLON.

C'est difficile, très-difficile, mais nous nous en chargeons. (*Elle sort avec son mari.*)

SCÈNE XII.

THOMAS, (*seul.*)

Je ne reviens pas de mon étonnement. A peine suis-je deux heures absent et je retrouve tout le monde en querelle.

SCÈNE XIII.

THOMAS, Mad. LAMBERT.

THOMAS.

Ah! c'est vous, madame Lambert, vous ne savez pas...

Mad. LAMBERT.

Eh! je ne le sais que trop... Mon Dieu que j'étais fâchée que vous fussiez sorti : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour les appaiser, mais impossible, il semble que la tête ait tourné à tout le monde. Ce Granville qui sait que je suis arrivée, et qui n'a pas encore paru de la journée! apparemment qu'il se trouve bien auprès de la jolie aubergiste de la Magdeleine.

THOMAS.

Qu'est-ce que vous dites donc? Mais le voici lui-même.

Mad. LAMBERT.

C'est fort heureux.

SCÈNE XIV.

THOMAS, GRANVILLE, Mad. LAMBERT.

GRANVILLE.

Eh! bien, me voilà, j'arrive tard, mille pardons, j'ai eu tant d'affaires; eh, bonjour, belle dame, ne me grondez pas, il n'y a qu'un quart-d'heure que j'ai appris votre arrivée.

Mad. LAMBERT.

Bon jour, monsieur, elle est vraiment jolie l'hôtesse de la Madeleine, et elle a sans doute beaucoup d'esprit ?

GRANVILLE.

Que voulez-vous dire ?

THOMAS.

Eh madame, vous aurez tout le tems de chercher dispute à Granville, cela ne m'inquiète pas, vous êtes raisonnables vous autres ; parlons des affaires de monsieur Gervault et de monsieur Desjardins.

GRANVILLE.

Oui, c'est ce qui doit nous occuper.... eh bien ! tout le monde est dans la joie, les parens sont arrivés, le contrat est prêt ?

THOMAS.

Oui, le contrat est prêt, mais on ne le signera pas.

GRANVILLE.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

THOMAS.

La vérité. Pendant mon absence, ils se sont tous querellés, disputés, mais qui donc a soufflé la discorde entre les deux familles ?

GRANVILLE.

Oh ! je sais qui.

THOMAS.

Vous le savez ?

GRANVILLE.

Eh parbleu, c'est monsieur Tatillon.

THOMAS.

Vous croyez.

GRANVILLE.

Et sa femme, j'en suis sûr, vous n'avez pas voulu m'écouter tantôt quand j'ai voulu vous dire ce que c'était que ces gens-là, vous en voilà punis. Vous vous imaginez peut-être comme ils vous l'ont dit, que ce sont eux qui quittent notre ville, point du tout, c'est la ville qui les chasse. On leur a fermé toutes les portes. Tracassiers, brouillons, importans, importuns, ils ont précisément le même caractère ; aussi vivent-ils très-bien ensemble, s'entendent à merveille, mais c'est pour fatiguer, tourmenter et

brouiller tout ce qui les approche, et non contents de se mêler mal-à-propos de ce qui touche autrui, dans ce qui les regarde eux mêmes, chacun à pris les fonctions de l'autre, c'est la femme qui passe les baux, signe les quittances et place l'argent, c'est le mari qui compte le linge et ordonne le dîner, la femme fait les affaires, le mari fait le ménage : avec les meilleurs intentions du monde, ils ont brouillé les amis, les amans, et moi qui avais eu la précaution de ne pas loger avec eux, ils ont su m'atteindre. C'est monsieur Tatillon, ou sa femme, qui vous aura dit que je courtisais la jolie hôtesse de la madeleine n'est-ce pas, je l'aurais parié, vous avez été bien heureux d'être obligé de sortir toute la matinée, monsieur Thomas; qui sait même si pendant votre absence ils ne vous auront pas joué quelque tour de leur façon.

THOMAS.

En vérité, ah-çà, écoutez donc il est tems de nous en mêler et de mettre ordre à tous ces jeux de leur esprit qui amènent aux uns de petits chagrins, aux autres de grands malheurs, les démêlés entre vous et madame bagatelle qui est déjà oubliée; mais le mariage du jeune Gervault et de la petite Desjardins, mais la bonne intelligence entre nos amis, c'est plus sérieux.

Mad. LAMBERT.

Le jeune homme est si intéressant.

GRANVILLE.

La jeune personne est si gentille !

THOMAS.

Eh bien tâchons dabord d'amuser et de distraire la société, surtout de trouver un prétexte pour expliquer l'absence des mariés, et des pères et mères. Cela n'est pas bien difficile, les repas de nôce sont comme les batêmes un retard, d'une heure est presqu'obligé, ensuite nous irons trouver les gens en querelle.

GRANVILLE.

C'est cela moi je réponds de Gervault et de Desjardins.

Mad. LAMBERT.

Moi de leurs femmes.

THOMAS.

Moi, de leurs enfans. Mais dites-moi donc, mon-

sieur et madame Tatillon qui mettent si bien le monde en querelle, ne se querellent-ils jamais ensemble?

GRANVILLE.

Eh mon Dieu! très-souvent; ils commencent, mais ils sont bien vîte interrompus et raccommodés par des querelles qu'ils entretiennent, ou qu'ils suscitent entre les autres.

THOMAS.

A merveille; vous le savez, je n'aime pas à me mêler des affaires d'autrui, mais quand il sagit de rendre service, et à des amis encore! sans me vanter je suis aussi actif, aussi tracassier que monsieur et madame Tatillon.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

CÉCILE, THOMAS, CHARLES.

THOMAS.

Voulez-vous bien venir avec moi tous les deux, n'avez-vous pas de honte? n'êtes-vous pas de véritables enfans? ne mériteriez-vous pas?,.. Allons, vîte, qu'on se demande pardon de ses torts.

CÉCILE.

Qui? moi, monsieur Thomas, demander pardon quand j'ai raison!

CHARLES.

Il est trop tard à présent.

THOMAS.

Non, il n'est point trop tard. Non, vous n'avez pas raison.

CÉCILE.

Si vous saviez...

THOMAS.

(Tatillon entre.)

Je sais tout; je devine tout. Je devine sur-tout que vous vous aimez. Ainsi donc...

SCENE II.

CECILE, THOMAS, TATILLON, CHARLES.

TATILLON.

Ainsi donc, on se boude toujours, n'est-ce pas ? laissez-moi faire, je les aurais bientôt réconciliés.

THOMAS.

Oh ! je n'en doute pas. (*à part.*) Que le diable l'emporte.

TATILLON.

Vous saurez donc, monsieur Thomas..

THOMAS.

C'est inutile, et tenez entre nous la querelle de ces jeunes gens... Misère, bagatelle, indigne de vos grands talens. Celle de leurs parens est bien plus importante.

TATILLON.

Il est vrai ; cependant...

THOMAS.

Celle des deux mères surtout... Quand l'amour-propre est attaqué chez les femmes d'un certain âge... C'est-là ce qui peut vous faire honneur et que je n'oserais peut-être pas entreprendre ; mais vous !...

TATILLON.

Il est certain...

THOMAS.

En un mot, chargez-vous des mères, je me charge des enfans.

TATILLON.

A la bonne heure, mais vous ne direz pas à ces jeunes gens...

THOMAS.

Je leur dirai tout ce qu'il faut leur dire.

TATILLON.

Vous le voulez ? soit, et j'espère... (*Il va et vient.*) Faites leur bien sentir... Je cours chez les mamans.

THOMAS.

Bon ! nous en voilà délivrés !

SCÈNE III.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, *hors* TATILLON.

CÉCILE.

Il est parti, mais c'est égal; je vais raconter à monsieur Thomas...

CHARLES.

Oui, qu'il nous juge sur votre propre récit.

THOMAS.

Pourquoi m'apprendre ce que vous devez oublier vous-même. Je ne veux rien entendre que vous ne soyez d'accord.

CHARLES.

Eh! mais, monsieur Thomas, vous nous pressez.

CÉCILE.

Laissez-moi, du moins le tems d'oublier ma colère.

THOMAS.

Point de réflexions, point de faux orgueil.

SCÈNE IV.

CÉCILE, THOMAS, MAD. TATILLON, CHARLES.

Mad. TATILLON.

Ah! vous voilà, je vous cherchais.

THOMAS, (*à part.*)

Allons, voilà la femme à présent.

Mad. TATILLON.

Eh bien! entend-on raison, se raccommode-t-on?

THOMAS.

Oui, oui madame; on est réconcilié.

CHARLES.

Réconcilié dites-vous?

THOMAS.

Voulez-vous me démentir?

CÉCILE.

Vous démentir!... Non.... Mais.....

Mad. TATILLON.

A merveille, mais est-ce bien sincère, bien solide?

THOMAS, (*à part.*)

Si je la laisse faire elle va les brouiller de nouveau.

Mad. TATILLON.

C'est qu'il faut bien prendre garde...

THOMAS.

Vous avez raison ; il faut prendre garde à tout : c'est pourquoi, laissez-moi avec ces jeunes gens, j'ai envoyé votre mari à madame Gervault et à madame Desjardins. Mais ce qu'il y a de plus difficile, c'est d'appaiser les pères. Un procès, l'entêtement de la vieillesse, point d'autre passion qu'une ancienne rancune. C'est à vous qu'est réservé ce chef-d'œuvre de négociation.

Mad. TATILLON.

J'entends parfaitement bien, mais nous aurons le tems.

THOMAS.

Eh! point du tout, voyez monsieur Gervault, monsieur Desjardins. Comme on dit que c'est votre mari qui le premier a remis sur le tapis ce malheureux procès, et qu'il est à craindre qu'il ne s'entende pas beaucoup en procès.....

Mad. TATILLON.

Voyez un peu, mon mari fait des bévues et il faut que ce soit, moi, qui les fasse oublier. Attendez-moi, je ne tarderai pas. *(elle sort.)*

THOMAS.

A merveille, voilà le mari et la femme bien occupés.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS *hors* MAD. TATILLON.

CHARLES.

Eh mais en supposant, comme vous le dites, que nous soyons réconciliés, en serions-nous plus heureux.

CÉCILE.

Quand je pardonnerais à Charles (ce que je ne ferai pas), nos parens ne sont-ils pas toujours en querelle ?

CHARLES.

Oh! pour la querelle de nos parens, il est certain que mon père a eu tort avec monsieur Desjardins.

CÉCILE.

Tout cela vient de ma mère; si elle n'avait pas irrité madame Gervault...

THOMAS.

Tout cela vient de vous. Si vous n'aviez pas fait la sotise de vous brouiller les premiers...

CHARLES.

C'est possible: mais aussi pourquoi mademoiselle...

THOMAS.

Oui, vous-voulez encore quereller? ma foi; tant pis pour-vous; moi, je suis bien bon de me donner tant de peine, de perdre mon tems pour des choses qui ne me regardent pas, querellez-vous, boudez-vous, disputez-vous, je ne m'en mêle plus. (*à part.*) Pauvres jeunes gens, ils ont eu besoin de monsieur Tatillon pour se brouiller; mais ils n'ont pas besoin de moi pour se réconcilier. (*Il va pour sortir.*)

CÉCILE, (*allant à M. Thomas.*)

Eh mais! écoutez-donc, monsieur Thomas, comment voulez-vous que nous nous raccommodions si vous nous abandonnez.

CHARLES

Enseignez-nous au moins les moyens de rendre nos parens bons amis.

CÉCILE.

Car enfin il n'est pas nécessaire qu'ils se détestent parce que nous ne nous aimons plus.

THOMAS.

Oui dà, eh bien à votre prière je veux bien encore essayer. Je leur ai envoyé monsieur et madame Tatillon, mais soyez tranquilles nous avons de l'avance sur eux. Granville a dû voir votre père et celui de Cécile, et tenez, voilà déjà madame Lambert qui nous amène madame Gervault et madame Desjardins. C'est madame Desjardins qui est la plus irritée, laissez-moi faire et ne me démentez pas.

SCÈNE VI.

CÉCILE, Mad. DESJARDINS, THOMAS, Mad. GERVAULT, Mad. LAMBERT, CHARLES.

Mad. LAMBERT, (*arrivant, aux deux femmes.*)

Non, mesdames, je n'écouterai rien de ce que chacune veut me dire en secret, qu'en présence de l'autre, en présence de vos enfans que voici et de monsieur Thomas pour qui vous avez toutes deux estime et amitié.

Mad. DESJARDINS.

Encore ici, mademoiselle ?

Mad. GERVAULT.

Mon fils avec mademoiselle Desjardins !

THOMAS.

Eh ! madame Gervault, de grâce, point d'emportement. Si vous n'êtes plus l'amie de madame Desjardins, du moins respectez son malheur.

Mad. GERVAULT.

Comment son malheur !

Mad. DESJARDINS.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

THOMAS.

Comment, est-ce que par hazard vous ne sauriez pas...

Mad. DESJARDINS.

Eh ! mon dieu, non, je ne sais rien.

Mad. GERVAULT.

Elle ne sait rien, j'ai vu chez elle beaucoup de colère, mais point de chagrin.

CHARLES, (*à part.*)

Que dit-il là.

THOMAS.

En vérité, oh bien la poste de demain vous apportera sans doute la nouvelle.

Mad. DESJARDINS.

Eh quelle nouvelle donc ?

Mad. GERVAULT.

Expliquez-vous donc, ne voyez vous pas que vous la faites mourir d'inquiétude.

THOMAS.

Il est clair que j'ai eu tort de parler; mais enfin puisque le mot m'est échappé, il vaut mieux qu'elle soit instruite par moi... le commerce est sujet à de grands accidens.

Mad. GERVAULT.

Eh! grand dieu! que lui est-il donc arrivé à la pauvre femme?

THOMAS, (*à madame Desjardins.*)

N'avez-vous pas à Paris un correspondant nommé Dormeuil ou Dorneuil.

Mad. DESJARDINS.

Dorneuil.

Mad. GERVAULT.

Eh oui! Dorneuil; mon mari le connaît, un honnête homme.

THOMAS.

C'est cela même : il a fait banqueroute.

Mad. DESJARDINS.

Ah! ciel!

Mad. GERVAULT.

Eh comment! avez-vous appris cela, monsieur Thomas?

THOMAS.

Comment?... C'est ce monsieur Tatillon qui connaît tout le monde et qui a reçu une lettre..

Mad. DESJARDINS.

Ah! ma pauvre fille, te voilà ruinée.

Mad. GERVAULT.

Ruinée! ah! ma bonne voisine, vous entendez bien qu'il n'est plus question de toutes nos petites querelles : pardonnez-moi tous mes torts.

Mad. DESJARDINS.

Et vous même ma voisine, pardonnez moi les miens je reconnais bien votre cœur : mais quel terrible évènement!

Mad. GERVAULT.

Songez qu'il vous reste des amis : mon mari mon fils et moi : n'est-ce pas Charles?

CHARLES.

Oui sans doute, ma mère.

Mad. LAMBERT, (*à Thomas.*)

Ah ça! c'est un conte que vous leur faites-là?

THOMAS.

Non vraiment ce n'est pas un conte.

Mad. LAMBERT.

Eh mais! écoutez-donc, c'est que ce monsieur Dorneuil est aussi mon correspondant.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, TATILLON, *(se placant entre madame Gervault et Thomas.*

TATILLON.

Ah! les voilà, j'ai tant couru; je ne m'étonne pas si je n'ai pas trouvé ces dames chez elles; madame Lambert aussi! enchanté.....essoufflé.

THOMAS.

Allons, encore monsieur Tatillon!

Mad. GERVAULT.

Ah! monsieur, dites-nous; cette lettre est-elle bien authentique, vient-elle d'une personne sûre?

TATILLON.

Quelle lettre?

Mad. DESJARDINS.

Eh oui! la lettre qui nous annonce que M. Dorneuil a fait banqueroute.

TATILLON.

Je n'ai pas reçu de lettre, je ne connais pas monsieur Dorneuil.

Mad. LAMBERT.

Ah! je respire.

Mad. DESJARDINS.

Comment! que dites-vous!

TATILLON.

C'est un conte qu'on vous aura fait. Parlons d'affaires plus importantes, il ne s'agit que de s'entendre. Il est certain que M. Desjardins est un entêté M. Gervault un chicaneur; que le jeune homme est susceptible; la jeune personne exigeante...

TOUS ENSEMBLE.

Qu'est-ce que vous dites donc, monsieur?

TATILLON.

Eh! laissez-donc, laissez-donc! c'est pour amener la réconciliation.

THOMAS.

Un joli moyen ! (*à madame Lambert.*) Tâchez de l'éloigner.

Mad. LAMBERT.

(*A Thomas.*) Vous avez raison. (*haut.*) Ce qu'il y a de plus important pour monsieur, c'est de me raccommoder avec Granville, car c'est lui qui nous a brouillés. Monsieur Granville n'est-il pas là dedans ?... J'exige de monsieur qu'il vienne sur-le-champ démentir les propos qu'il a tenus.

TATILLON.

Je n'ai pas tenu de propos... mais c'est égal, je vais avec vous... au fait, monsieur Thomas suffira pour vous convaincre... Elle est aimable cette madame Lambert... C'est votre affaire d'ailleurs... (*A Thomas.*) N'allez pas dire à ma femme que je trouve madame Lambert aimable.

THOMAS.

Non, non, soyez tranquille.

Mad. LAMBERT.

Venez, monsieur, venez.

TATILLON.

De tout mon cœur, madame.

(*Il sort avec madame Lambert.*)

SCÈNE VIII.

CECILE, MAD. DESJARDINS, THOMAS, MAD. GERVAULT, CHARLES.

Mad. GERVAULT.

Eh mais! M. Thomas, expliquez-nous donc?...

Mad. DESJARDINS.

En vérité je ne conçois pas...

CÉCILE.

Eh quoi ! ma mère, ne voyez-vous pas que tout ceci n'était qu'une feinte de monsieur Thomas.

CHARLES.

Qui voulait vous prouver à toutes deux que, malgré votre querelle, vous êtes encore meilleures amies que vous ne pensez.

CÉCILE.

Vous avez vu quel intérêt madame Gervault a pris à la fausse nouvelle de votre malheur.

CHARLES.

Vous avez vu comme au milieu de son chagrin, madame Desjardins a été sensible à votre amitié.

Mad. DESJARDINS.

Est-il possible ?

Mad. GERVAULT.

J'en suis toute interdite.

THOMAS.

Monsieur Dorneuil n'a pas manqué ; Monsieur Tatillon n'a pas reçu de lettre en faveur de votre raccommodement, monsieur Dorneuil me pardonnera d'avoir supposé un moment sa faillite; en faveur de votre amitié bien réelle, de vos excellentes qualités, soyez mutuellement indulgentes, passez-vous mutuellement quelque légers défauts et aidez-moi à rendre vos maris aussi raisonnables que vous et vos enfans ; justement voilà monsieur Granville qui nous amène déjà monsieur Desjardins.

SCENE IX.

CÉCILE, Mad. DESJARDINS, M. DESJARDINS, GRANVILLE, THOMAS, Mad. GERVAULT, CHARLES.

GRANVILLE.

Venez monsieur Desjardins, monsieur Thomas a quelque chose à vous dire. En voila déja un, je vous le livre, et je cours chercher l'autre.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* GRANVILLE.

DESJARDINS.

Tous vos discours, toutes vos représentations sont inutiles ; Gervault veut plaider et bien nous plaiderons.

THOMAS.

Eh que diable voisin avez-vous oublié combien le papier timbré est cher.

DESJARDINS.

C'est égal.

THOMAS.

A la bonne heure, mais votre fille qui a pardonné à Charles !

DESJARDINS.

Je te croyais un peu plus de caractère, Cécile.

THOMAS.

Votre femme qui s'est réconciliée avec madame Gervault !

DESJARDINS.

Ma femme est une folle.

THOMAS.

Madame Gervault qui convient qu'il y a bien des torts de son côté.

DESJARDINS.

C'est impossible.

Mad. GERVAULT.

Je vous demande pardon, mon voisin, c'est très-possible.

Mad. DESJARDINS.

Et je suis bien forcée de convenir que j'ai été beaucoup trop vive.

DESJARDINS.

A merveille, vous voilà tous ligués contre moi.

THOMAS.

Eh bien ! liguez-vous à votre tour avec nous, contre Gervault. Je l'entends.

SCENE XI.

CÉCILE, Mad. DESJARDINS, M. DESJARDINS, THOMAS, GRANVILLE, M. GERVAULT, Mad. GERVAULT, CHARLES.

GRANVILLE.

Allons, monsieur Gervault, vous qui êtes d'un caractere doux, d'un esprit sensé, cela doit vous coûter de garder rancune aux gens. Embrassez monsieur Dejardins.

GERVAULT.

Moi ! l'embrasser.

THOMAS, (*à Gervault.*)

Ma foi, voisin, si vous avez tant envie de disputer, vous disputerez tout seul, car votre femme, votre fils et Desjardins, sont de la meilleure intelligence.

DESJARDINS.

Un moment donc, vous me faites aller un peu vîte; il s'en faut que je sois décidé...

THOMAS.

Non; vous ne l'êtes pas. Eh bien ! soit : plaidez, détestez-vous bien cordialement ; mais mariez vos enfans, ils s'aiment ; vos femmes le desirent, vous voulez leur bonheur...

GERVAULT.

Sans doute.

DESJARDINS.

C'est vrai.

THOMAS.

Et quand vous devriez rompre même après avoir signé le contrat, aujourd'hui au moins, comme vous en étiez convenus en présence de vos parens, des étrangers, de monsieur et madame Tatillon surtout, ne donnez pas une mauvaise opinion de votre caractère : feignez d'être de bonne intelligence, embrassez-vous s'il le faut.

CHARLES.

Ah oui mon père, je vous en prie.

CÉCILE.

Mon père si mon bonheur vous est cher...

GERVAULT.

Soit : mais que sa femme et lui se modèrent, ou je ne réponds de rien.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, MAD. TATILLON *se plaçant entre Thomas et Granville.*

Mad. TATILLON.

Ah vous voilà tous rassemblés ? c'est fort heureux ! dieu merci, on se donne assez de mal pour les autres ; et voilà assez de fois que je fais le

voyage de chez l'un chez l'autre et de chez tous deux, chez monsieur Thomas. (*à Thomas.*) Eh bien! réussissez-vous? ces bonnes gens s'appaisent-ils?

THOMAS.

Oui madame, tout est fini. (*bas à Desjardins.*) Dites comme moi. Voilà le moment.

GRANVILLE.

Oui madame; et vous allez voir Gervault et Desjardins s'embrasser devant vous. (*bas à Gervault*). Songez qu'il est de la dernière importance devant cette femme...

Mad. GERVAULT. (*à son mari.*)

Allons, mon ami, ne fais pas mentir monsieur Granville.

GERVAULT (*bas à sa femme.*)

C'est par politique, au moins.

Mad. DESJARDINS (*bas à son mari.*)

Vous voyez qu'il fait les premiers pas, Monsieur Desjardins? vous ne resterez pas en arrière.

DESJARDINS (*à sa femme.*)

Non, mais pas plus sincère que lui, je t'en réponds. (*Ils s'embrassent.*)

THOMAS.

Là, voilà ce que c'est.

GERVAULT, (*à sa femme*).

Eh bien! qu'est-ce? il m'a embrassé de bon cœur je crois?

DESJARDINS, (*à sa femme*).

Il s'est attendri je crois.

Mad. TATILLON.

C'est touchant, très-touchant! or-çà maintenant expliquez-moi à qui demeure le pré en définitif?

DESJARDINS.

A qui? ma foi, je n'en sais rien.

GERVAULT.

Ni moi non plus.

Mad. TATILLON.

C'est pourtant ce qu'il est fort essentiel de savoir, car enfin....

THOMAS.

Permettez, ils ont tout le tems de parler de leurs affaires entre eux. J'ai quelque chose moi, à

vous dire, madame, qui vous regarde personnellement.

Mad. TATILLON.

Et quoi donc?

THOMAS.

Cette madame Lambert qui loge chez moi, elle est fort jolie.

Mad. TATILLON.

Oh! figure de fantaisie.

THOMAS.

Justement, on prétend que votre mari à une fantaisie pour elle.

Mad. TATILLON.

Allons donc?

THOMAS.

Demandez à ces dames si votre mari ne l'a pas trouvée fort aimable, s'il n'est pas dans ce moment auprès d'elle et s'il ne nous a pas recommandé de ne pas vous le dire.

Mad. TATILLON.

Ah mon dieu! je vous suis bien obligée monsieur Thomas, je m'étais déja doutée de la chose, à quelques mots qui lui sont échappés. Oh! le monstre! mille pardons messieurs et mesdames de ne pouvoir m'occuper de vos intérêts, mais quand il sagit des miens.... Ah! perfide Tatillon.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, *hors* MAD. TATILLON.

GERVAULT.

Quel diable de conte lui faites-vous là?

THOMAS.

Vous saurez pourquoi. Revenons à vous, je vous fais mon compliment. A voir la manière franche dont vous vous êtes embrassés, on eut juré que c'était sincère.

DESJARDINS.

Eh! mais, si je ne me trompe. Gervault m'a sincèrement serré dans ses bras.

GERVAULT.

Et comment faire autrement quand je te vois sur le point de pleurer.

THOMAS.

Et, moi, je l'avais prévu. Quelque violente que soit leur colère deux amis de vingt ans ne peuvent pas impunément feindre de s'embrasser... deux braves et honnêtes gens comme vous ne peuvent pas se donner comme on dit un baiser de Judas. Allons, mes voisins, un bon et véritable raccommodement, c'est ce qu'il nous faut.

GERVAULT.

Et vraiment je ferais volontiers ce que vous me conseillez tous, sans une inquiétude qui me reste.

THOMAS.

Laquelle ?

GERVAULT.

Qui nous répond que demain nos querelles ne recommenceront pas ?

DESJARDINS.

En effet : c'est de bon cœur qu'il y a quinze jours, nous nous étions raccommodés.

Mad. DESJARDINS.

Et cependant un rien, une bagatelle a suffi pour nous brouiller de nouveau.

GRANVILLE.

Eh bien ! moi, j'ai un moyen infaillible pour empêcher entre vous toutes querelles à venir. Convenons d'un fait, c'est ce monsieur Tatillon et sa femme qui vous ont brouillés tous ?

CHARLES.

En effet, c'est lui d'abord, et sa femme ensuite qui m'a fait me fâcher contre Cécile.

Mad. DESJARDINS.

C'est la femme qui en nous racontant les querelles de nos enfans m'a animée contre la voisine.

GERVAULT.

C'est le mari qui en voulant s'établir notre arbitre, nous a mis de nouveau dans la tête de plaider.

GRANVILLE.

Eh bien ! chassez-moi d'ici ce couple turbulent, si adroit à brouiller, sans le vouloir, et si mal-adroit quand il veut réconcilier, et je vous garantis pour toujours en bonne intelligence.

GERVAULT, (*tendant la main à Desjardins et passant à lui.* (1)

Il a raison, touche-là, Desjardins.

Mad. GERVAULT, (*allant à madame Gervault et l'embrassant.*)

Embrassez moi, ma voisine.

CHARLE, (*à Cécile, et lui baisant la main.*)

Ah! Cécile.

SCÈNE XIV.

LES PRECÉDENS, MAD. LAMBERT, (*entre Thomas et Granville.*)

Mad. LAMBERT.

A merveille on est d'accord ici; oh! bien il n'en est pas de même là dedans; on se querelle dieu merci, et tout de bon.

THOMAS.

Et qui donc.

Mad. LAMBERT.

Monsieur et madame Tatillon.

GRANVILLE.

En vérité.

Mad. LAMBERT.

Monsieur Tatillon est galant: je m'en étais déja apperçu; mais je ne savais pas que madame Tatillon fut jalouse, et tenez, les entendez-vous.

SCENE XV et dernière.

LES PRÉCÉDENS, M. ET MAD. TATILLON *se plaçant entre Thomas et Granville, madame Lambert est après Granville.*

TATILLON (*en entrant.*)

En vérité madame pour me faire une scène aussi affreuse et aussi injuste...

Mad. TATILLON

En vérité monsieur, il faudrait être douée d'une patience plus qu'humaine...

(1) Ces trois passades se font en même-tems.

TATILLON.

Taisez-vous donc madame, ne voyez vous pas Madame Lambert, songez que c'est elle que vous insultez.

Mad. TATILLON.

Je respecte beaucoup madame. Mais, vous, monsieur, vous devriez vous souvenir un peu plus des devoirs de l'hymen et de l'amitié, et songer que votre extravagance outrage à la fois, moi, qui suis votre femme et monsieur Granville qui est votre ami.

TATILLON.

Eh mon dieu! madame, vous prenez bien vivement la défense de monsieur Granville, que d'ailleurs j'estime infiniment. Savez vous que si j'étais jaloux il ne tiendrait qu'à moi, d'après certains propos qui me sont revenus, de penser bien des choses.

Mad. TATILLON.

Quels sont ces propos qui vous sont revenus? quelles sont les choses que vous penseriez? voilà bien ce qui prouve que vous n'êtes, comme tout le monde le dit, qu'un brouillon, qu'un tracassier.

TATILLON.

C'est vous, Madame, qui voyez des choses qui ne sont pas; qui vous mêlez de tout, hors de ce qui vous regarde.

THOMAS.

Là; voilà qui est bien; cette querelle ne fait de mal à personne. Tâchez de continuer comme vous commencez, et puisque le ciel vous a doués tous les deux de cet esprit remuant, quand les accès vous en prendront, aulieu de vous entendre pour tourmenter les autres, vous monsieur exercez votre caractère sur madame, vous madame, satisfaites votre humeur aux dépens de monsieur: disputez-vous bien ensemble, et laissez en repos votre prochain.

GRANVILLE.

Et voulez-vous que je vous donne un conseil; vous avez quitté notre petite ville; vous vouliez vous fixer dans ce bourg: ce n'est pas cela, pour

la tranquilité de ces bonnes gens et pour votre gloire, allez à Paris.

THOMAS.

Ah oui ! monsieur. En province les tracasseries sont cruelles pour ceux qui en sont l'objet. Tout le monde se connaît ; chaque mot porte coup ; d'ailleurs, point de variété : c'est la même vie, ce sont les mêmes habitudes.

GRANVILLE.

A Paris, on ne se connaît pas : on est isolé au milieu de la foule, une nouvelle mode fait oublier une banqueroute ; une pièce nouvelle console de tous les malheurs ; les cabales, les sociétés littéraires, les anecdotes du jour ; quel vaste champ pour vous, sans danger pour autrui.

TATILLON.

Il y a un peu d'épigramme dans ce que vous dites.

Mad. TATILLON.

Mais il y a de la vérité.

TATILLON.

Ainsi donc, jaloux d'être témoin de votre bonheur, nous dînons avec vous aujourd'hui et demain nous nous mettons en route pour Paris.

THOMAS.

Eh bien ! C'est très-aimable de votre part. Allons nous mettre à table.

72099

FIN.

72664